

Le Samedi

VOL. I.—NO. 45

MONTREAL. 19 AVRIL 1890.

LE NUMERO, 05 CTS.
PAR ANNEE. \$2.50.

RECETTES DE LA HAUTE CUISINE



LE BEURRE A PLEINES MAINS.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 19 AVRIL 1890.

CHASSE-SPLEEN

Un clou dans le plancher en vaut deux sur le cou.

L'homme qui croit à tout est aussi fou que celui qui ne croit à rien.

C'est une des lois de la nature qu'il faut vieillir pour devenir fort. Prenez le beurre par exemple.

Il y a des gens si mesquins que lorsque quelqu'un leur parle, ils ne veulent pas même lui prêter leur attention.

Singulière contradiction dans les termes! C'est quand l'homme ne peut pas lever une hypothèque qu'on dit qu'il la porte.

Voici un chirurgien hors ligne. Il annonce qu'il a extrait des cors de presque toutes les têtes couronnées de l'Europe.

Comment sortir de cette épouvantable appellation: "type writer"? Il va probablement falloir dire: *Manutype, manuprimé.*

Le premier amour comme la première barbe n'arrivent qu'une fois dans la vie. Ils ne laissent pas plus de traces l'un que l'autre.

Voici une excellente formule de testament: "Je lègue à mon fidèle domestique Philippe les deux mille bouteilles vides dont il a bu le vin."

"Vois donc, disait à un bœuf récalcitrant un paysan chagrin de l'avoir autant battu, si tu n'étais pas si têtù, nous vivrions comme des frères."

On ne sait généralement pas pourquoi les grenouilles ont le cri si perçant à l'ouverture de leur concert du printemps. C'est qu'elles ont une voix de fossé.

Bien des hommes accoutumés à ne jamais voir la poutre qu'ils ont dans l'œil feraient des recherches consciencieuses s'ils pouvaient la vendre pour du bois carré.

"Votre honneur, disait un criminel, ce qui me fatigue ce n'est pas que le jury me trouve coupable ou que vous me condamnerez à cinq années de pénitencier, mais c'est que l'avocat de la poursuite dise que je ne suis pas un gentilhomme."

Admirons le talent et l'industrie de la femme. Elle peut en cinq minutes mettre votre cabinet de travail tellement en ordre que vous prendrez trois semaines à vous y reconnaître.

Les élections locales sont dans les probabilités de la saison. Nous nous joignons à tous les esprits honnêtes pour espérer qu'elles se feront sans désordre et sans désagréments. Ce qu'il faut c'est de l'organisation.

L'une des grandes illusions de la vie est celle du gandin qui se torture pendant six mois pour savoir quelle est celle des deux jeunes filles qu'il va se décider à prendre et qui, une fois son choix fait, se voit refusé par l'une et par l'autre.

Nous avons rencontré l'autre jour un de nos amis, un poète, tout en pleurs. "Imaginez-vous, nous a-t-il dit, que je viens de publier dans le journal L... un sonnet à ma belle et qu'au lieu de "les pieds mignons" on m'a fait dire: "les pieds moignons."

Si vous voulez vous vanter de l'ancienneté de votre famille, ne le faites pas en présence du monsieur qui, appelé à corroborer une assertion de ce genre, ajouta: "J'ai vu leurs parchemins de famille; ce qui m'a frappé, c'est qu'on lit vers le milieu de leur arbre généalogique une petite note ainsi conçue: "C'est à cette époque qu'Adam et Eve furent créés."

CHACUN SON JUBILÉ.

La cour s'ouvre.

Recorder.—Pour qui sont ces paniers de fleurs?
Prisonnier (d'un air victorieux).—C'est pour moi, Votre Honneur. Vous ne savez peut-être pas que c'est ma centième arrestation. Quelques bons amis ont voulu célébrer mon jubilé.

IL NE FAUT PAS PROVOQUER LE SORT

Bob.—Tu as invité l'ami Charles, n'est-ce pas? Tu peux être certain que tu vas te faire prendre.

Jules.—Il ne pourra toujours pas m'exploiter avec une invitation aussi simple que celle-ci: "Viens donc chez moi demain prendre le dîner, avec deux ou trois amis."

Bob.—Vrai! Tu es dedans. Je te parie que c'est lui qui va t'arriver avec deux ou trois de ses amis.

L'AMOUR VRAI.

C'était dans leur lune de miel. Paul et Marguerite respiraient l'air frais du soir. Leurs deux mains étaient enlacées. Tout à coup elle se hasarde:

—Paul, chéri, j'ai quelque chose à te demander.

Lui.—Demande-moi tout ce que tu voudras, et plus si tu peux.

Elle.—Vrai? J'ai un gros rhume de cerveau ce soir, et si je retirais une de mes mains pour prendre mon mouchoir, est-ce que ça te ferait quelque chose?

QUEL FLAIR!

Au bureau de *La Presse*:

Jeune homme (venant demander des nouvelles d'une communication sur la fabrication du fromage).—Pouvez-vous me dire pourquoi ça n'a pas paru?

Le rédacteur (qui ne peut retrouver le document).—Je crois qu'il lui est arrivé un malheur. Votre correspondance était ici sur mon bureau avec mes papiers. . . . Il y a tant de souris, vous savez. . . . elles l'ont dévorée.

Le jeune homme.—C'est curieux qu'elles n'aient pris que ma correspondance.

Le rédacteur (reprenant son aplomb).—Les souris ont l'odorat des plus fins comme vous savez. Comme votre correspondance parlait de fromage, elles n'ont pas mis grand temps à la découvrir.

MOTS D'ENFANTS

Mr. le curé.—Allons, mon enfant, dis-moi à quoi tu penses, lorsque tu as volé le pot aux confitures?

Joseph.—Je pensais que personne ne voyait monsieur le curé.

Madame Importune.—Ta maman est-elle à la maison, ma chère! Je lui ai écrit que je la visiterais aujourd'hui, et mon temps est précieux.

Juliette, (six ans et demie).—Non madame, mais elle a laissé un papier pour vous... Tiens! Je l'ai oublié. Attendez que j'aille lui demander ce qu'il y avait dedans.

Une dame intriguée de la fréquente rencontre de deux charmantes petites filles, s'avise un jour de leur demander:

—Etes-vous jumelles, mes chères?

—Oh non, répondent-elles indignées, nous sommes deux petites filles.

La mère, (à Charles revenant de l'école).—Qu'as-tu donc, mon chéri? Qui t'a fait de la peine?

Charles, (sanglotant).—Tu sais notre maître qui est si malade depuis cinq semaines?

La mère.—Quoi; il est mort!

Charles.—Non! Il a recommencé ses classes ce matin.

Joseph, (entrant tout essoufflé).—Maman, je sais où tu peux m'acheter à bon marché un attelage de chèvres.

La mère, (doutant encore).—Bien bon marché? Pour le sûr?

Joseph.—Je n'ai pas demandé le prix; mais tu vas l'avoir pour presque rien des Noël, nos voisins; ils n'ont plus besoin de leur.

La mère.—Mais leur petit Johnny s'en sert, tu le sais bien.

Joseph.—Non, maman, il ne s'en sert plus, il vient de se tuer.

Juliette, (7 ans) courant après son père.—Papa, papa, veux-tu me donner. . .

Le père, (en lui jetant 25 centins).—Pas besoin d'en dire plus, je sais que c'est cela que tu veux.

Puis Juliette s'approche lentement de son père et l'embrasse du bout des lèvres.

Le père.—Hum! Je vois à la manière dont tu m'embrasses que ça ne te fait pas un gros plaisir.

Juliette.—Tu n'as pas envie, je suppose, d'avoir pour trente sous, un baiser de deux piastres.

Clara, (visitant la serre d'un ami).—Maintenant, montre moi ton arbre à whiskey.

Le maître de la maison.—Mon arbre à whiskey! Que veux-tu dire?

Clara.—Oui, oui, la dernière fois que maman est venue te voir, elle a dit qu'elle a été surprise de voir que le whiskey commençait à te donner des bourgeons.

UN DE CEUX-LÀ

La maîtresse de pension.—Jeune homme, vous avez mauvaise grâce de rire de mes gateaux, quant tout le monde sait que je les fais depuis cinquante ans.

Le pensionnaire.—Cinquante ans! Je comprends. Ceux-ci sont de la première année, n'est-ce pas?

UNE MÉPRISE PHARMACEUTIQUE.

Mademoiselle (tendrement).—Cher, je n'ai rien compris à ta dernière lettre d'amour. Ce n'était que des marques et des signes.

Georges (subitement éclairé).—Qu'est-ce que tu me dis là? Je t'ai envoyé la prescription que j'avais préparée pour la pharmacie et j'ai envoyé au pharmacien, mon rival, la lettre que je te destinais.

UN AUTRE PROBLÈME.

Dernièrement, à un certain endroit près de Montréal, on s'assemblait autour d'une table pour un dîner de famille. Voici les personnes présentes : Un arrière grand-père, deux grand-pères, une grand-mère, trois pères, deux mères, quatre enfants, trois petits enfants, un arrière petit enfant, trois sœurs, un frère, deux maris, deux épouses, une belle mère, un beau père, deux beaux-pères, trois belles sœurs, deux oncles, trois tantes, un neveu, deux nièces et deux cousins. Le beau de l'affaire, c'est qu'il n'y avait à table que sept personnes.

MISÈRES DE MONTRÉAL INCONNUES

—Oui, disait un des contribuables les plus influents de Montréal à l'un de nos échevins ; vous vous vantez de la prospérité de Montréal, et je puis vous indiquer des quartiers entiers, dans notre ville, qui n'ont jamais eu de *rousbœuf*, ou même de bœuf.

—Ah ! bah !

—Alors, vous ne prenez pas la peine d'étudier les besoins de la ville.

—Au contraire, j'y porte la plus grande attention.

—Je parie que vous n'avez jamais seulement consulté la St Vincent-de-Paul sur ce point.

La conversation s'anime ; on se dément et finalement on parie un dîner douze de que l'électeur ne peut pas fournir la preuve de sa grave accusation.

—Alors, venez ici, dit le dénonciateur, en attirant son ami dans la cuisine du restaurant ; et lui montrant un morceau de mouton pendu au crochet :

—Comment appelez-vous cela ?

—Du mouton, mon cher.

—Eh ! bien ! Où est le bœuf dans cela ?

—Comprends pas.

—Imbécile ! C'est pourtant un quartier tout entier, n'est-ce pas ? Où est le bœuf dans ce quartier-là.

VIDOCQ.

UNE SÉRIE DE DIABLERIES

(Pour le SAMEDI)

—Je viens d'en entendre une bonne, dit un journaliste dans un cercle de gais compagnons attablés au restaurant Duperrouzel. J'aperçois un attroupement sur la rue Craig ; j'y cours. J'arrive juste à temps pour attraper la fin d'un engueulement entre un passant et un cocher de place : —Vas-t'en donc chez le diable, lui disait le cocher. Je me préparais à contempler une bonne riposte à coups de poing, quand, au contraire, le passant soulève son chapeau et, de son air le plus aimable :

—Au moins, vous êtes un monsieur, vous. Voilà six mois que je reste à Montréal, et vous êtes le premier qui m'ayiez invité chez ses parents.

—Tiens, dit un des interlocuteurs, j'ai justement le pendant de la tienne. Un député qui n'a pas la langue dans sa poche faisait de la cabale en personne. Il arrive chez un adversaire acharné qui se contente de lui dire : — Je voterai pour le diable plutôt que pour vous. Le député sans perdre sa figure aimable s'empresse d'ajouter : —Ah ! pardon, monsieur, si je me permets de vous demander votre vote, ça n'est que dans le cas où votre *ami* ne sera pas sur les rangs.

A ce moment, chacun sortit son histoire sur le

diable. Je me souviens entr'autres de celle-ci.

—J'étais en villégiature l'an dernier, à Vaudreuil, quand une vieille femme nous aborde pour nous demander si nous savions où était allée sa vache. Sans guère songer à la forme de ma réponse, mais plutôt pour indiquer que je la croyais engagée sur la voie du chemin de fer et peut-être déjà morte je lui dis tout simplement, en indiquant la voie ferrée : — Elle est chez le diable. La vieille, formalisée, riposte sans perdre une minute : — Quand vous serez rendu, voudrez-vous, s'il vous plaît, lui ouvrir la barrière.

—C'est peut-être à moi qu'est arrivée la meilleure, reprend un député de Québec. Durant la dernière session, un vieux type irlandais venait tous les matins et tous les soirs faire le feu de ma grille. En le laissant, je l'éblouis avec un pourboire de cinq dollars ; et je vous prie de croire que je reçus des *God bless you* sur toutes les coutures. —Mike, lui dis-je, vous êtes un bon garçon, c'est vous que je voudrais avoir quand je reviendrai à la prochaine session. Me promettez-vous de rester jusqu'à ce temps-là ? — Certainement, monsieur, reprend-il avec enthousiasme, l'an prochain, puis l'autre année après, puis l'autre année encore. —Vous en mettez trop, interrompis-je. —Trop ! trop ! non monsieur, jamais trop. Vous êtes un *gentleman*, j'irai faire votre feu jusque dans l'autre monde, si vous me le permettez ! Entre nous, c'est trop de zèle.

—Tout cela ne vaut pas le malheur qui vient de fondre sur moi, dit à son tour un jeune ingénieur civil, arrivant de visiter les grandes entreprises du continent américain. J'assistais dernièrement à un dîner de cérémonie. Le maître de la maison vient me dire : —Je vais vous présenter à Mme C..., dont le mari est employé dans les travaux du Canal de Panama. Tout ce qui concerne cette entreprise l'intéresse beaucoup.

Mais les présentations se font de travers, et je suis mis à côté d'une charmante jeune veuve d'Ottawa qui m'allait beaucoup, mais que je prenais toujours pour la dame en question.

Les convives sont tout à coups ébahis d'entendre le dialogue suivant, entre ma jolie voisine et moi :

—Mais, disait-elle, à cet endroit, il doit faire horriblement chaud ? —Beaucoup, ai-je repris ; mais pas aussi chaud que là où est votre mari. Nous ne nous sommes jamais revus.

CHARLOT.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI.)

Un proverbe dit : *Dans le regard de la femme se trouve le danger.* Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ? Car, plusieurs vous avertiront qu'ils ont trouvé un danger réel dans le pied de leur futur beau-père, ou dans les dents de son chien de garde. Les uns vous avoueront qu'ils craignent leurs créanciers, les autres, le rasoir de leur barbier ; d'autres encore jetteront des cris de terreur à la vue de la statue Nelson qui menace de piquer une tête sur quelque passant de la rue Notre-Dame.

L'on continue à dire : *Dans le regard de la femme se trouve le danger,* et l'on a parfaitement raison, n'en déplaise aux aimables lectrices du SAMEDI.

Oh ! je ne doute pas que leur regard serait pour moi doublement dangereux, si je parlais ainsi en leur présence ; cependant j'espère qu'elles

mé pardonneront lorsque je leur aurai prouvé que cet adage est une vérité irréfutable, indiscutable, irrécusable, incontestable, irréfragable.

Je passais, l'autre jour, avec l'un de mes amis, sur la rue St Laurent. Il avait plu toute la journée, et il fallait beaucoup d'énergie pour résister à l'attrait presque irrésistible que nous éprouvions à examiner la glace de trop près. Passent deux jeunes filles qui lancent quelques ceillades à mon compagnon de route. Celui-ci répond par un tendre sourire ; il détourne la tête, son pied glisse, et... vous devinez le reste. Cinq minutes plus tard il était à sa chambre.

Il y avait foule au rond à patiner ce soir-là. Depuis quelques instants, un jeune Anglais suivait tous les mouvements d'une élégante et jolie patineuse ; celle-ci lui jette un regard encourageant. Il n'en fallait pas plus pour enflammer l'enfant d'Albion : il s'élance à la poursuite de celle qui semble fuir devant lui, il l'approche, il la devance... il trébuche... il tombe ; elle fait de même ; sur ces entrefaites survient un couple qui suit leurs exemples. Arrive un muscadin portant canne et lorgnon, qui les imite à son tour, quoique malgré lui ; et voilà nos cinq victimes d'un seul regard de femme à se regarder d'un air piteux, tandis que leurs oreilles sont frappées de rires et de cris moqueurs.

On dira peut-être : — Pour vouloir nous faire admettre cette maxime paradoxale, il faut que cet individu ait été lui-même victime du regard de la femme. L'on n'aura pas tout à fait tort, je le confesse ; et tenez, pour ne rien vous cacher, je vais vous raconter de quelle manière j'en suis arrivé à me convaincre de la vérité de cet axiome que j'avais si souvent entendu répéter.

J'allais dernièrement à un concert, où la salle était comble. Un seul siège restait libre, et je me dirigeai de ce côté. J'avais encore quelques pas à faire, lorsque je fus distrait par une jeune fille qui fixait sur moi des yeux... Plus ému que je ne voulais le paraître, je détourne la tête, et concentre toute mon attention sur le peu d'idées que je pouvais maîtriser. Mais je me relève aussitôt, quelque chose m'ayant opposé de la résistance et ayant plié sous mon poids. Figurez-vous ma consternation ! C'était le chapeau de mon voisin, ou plutôt ce qui avait été le chapeau de mon voisin. Permettez-moi de taire les épithètes plus ou moins flatteuses qui me furent lancées par le propriétaire du *défunt* chapeau.

J'ai la manie (chacun n'a-t-il pas la sienne ?) de faire chaque soir, après mon souper, une petite promenade à la clarté de la lumière électrique. L'une des raisons qui me fait agir ainsi, c'est que cette marche hygiénique me rend dispos et gaillard pour le reste de la soirée. Or, une fois que je faisais, accompagné de deux amis, cette promenade habituelle, une jeune fille eut l'originale idée de me faire les doux yeux. Le moyen de résister ?... Impossible de ne pas me retourner pour la voir encore : et je ne sais pas trop comment cela se fit, toujours est-il que je heurtai une dame qui n'eût certainement pas conservé sa position verticale, sans le secours de l'un de mes compagnons.

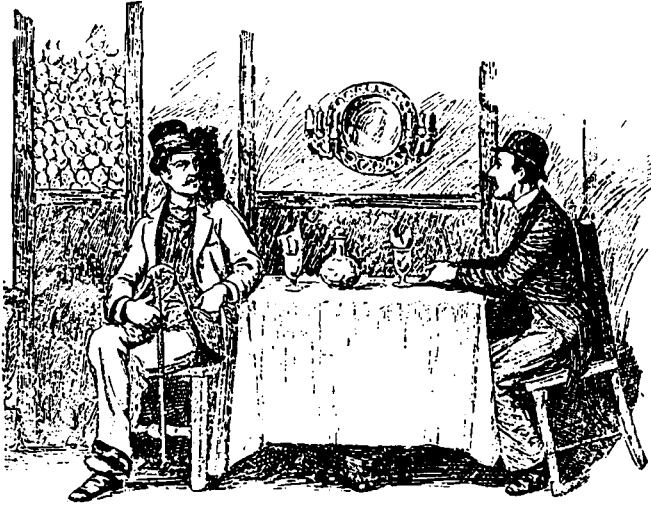
Lecteurs, amis lecteurs, de grâce, ne soyez plus incrédules lorsque l'on vous dira : *Dans le regard de la femme se trouve le danger.*

CARTOUCHE.

Montréal, 14 avril 1890.

Ceux qui placent leurs économies dans la propriété foncière s'aperçoivent qu'ils gagnent du terrain.

UNE AUTRE FAMILLE DE VÉGÉTAUX



Tom.—Badinage à part, j'ai un grand besoin des dix piastres que je t'ai prêtées il y a déjà deux mois.

Dick.—Ah ! te voilà sur tes grands chevaux ! Tu n'es toujours pas capable de tirer du sang d'une radis.

Tom.—Non ; mais je pourrai toujours bien saler un cornichon.

EPIGRAMME

Pour le médecin en chef de l'Hospice... , Monsieur le docteur X..., qui me demande des vers.

Disciple aimé du grand maître Hyppocrate,
Dont la manie est de bien nous purger,
Fouille-moi donc jusqu'au fond de la rate !
Rouge ou noir ? Hein ? C'est à toi d'en juger.
Car quelque chose a l'air de me ronger...
J'admire en toi plus d'un beau coup d'adresse
Auquel ne peut résister la douleur.
Ta grande force est dans notre faiblesse :
Par toi jamais nous n'avons mal au cœur.
Tu peux, sans doute, oh ! Purgator habile,
D'un tour de main nous virant à l'envers,
Nous nettoyer des vers et de la bile.
Oui, tu peux tout, excepté sur ces vers.

C. PHILIPPE BEAULIEU.

RECONNAISSANCE UN PEU EXAGÉRÉE



Monsieur de Laterrine d'Or, qui a fait sa fortune en Californie, a décidé de laisser un souvenir à son village natal en présentant un magnifique vitrail à l'église. Il donne ses idées à la maison Désœuvres :—Je ne suis pas beaucoup artiste, mais voilà, en gros, le sujet qu'il faut peindre dans la vitre.

Le marchand.—N'est-ce pas un peu original pour une fenêtre d'église ?

M. de Laterrine d'Or.—Cette carte-là m'a fait gagner \$36,000 ; il faut qu'elle soit honorée comme elle le mérite.

JOUISSANCE PROLONGÉE



Charles Boitsec a passé le Dimanche au Saut au Récollet et est revenu tard dans la nuit. (S'apercevant dans le miroir durant un sommeil agité).—Ah ! mon vieux, je te passerai bien comme les autres.

PAS PEUREUX

Maquignon.—Est-il peureux votre cheval ?

Baptiste.—Peureux ! Pouah ! Il passe toutes ses nuits seul dans l'écurie.

QUAND ON AIME.

(Extrait d'une lettre d'amour).

Chère amie... je viens d'avalier avec bonheur l'épampille qu'il y avait sur ta lettre ; parce que je sais que ta petite langue de chatte y a touché.

UNE BONNE MEMOIRE

Clara.—Viens donc aujourd'hui entendre notre nouveau curé.

Edouard.—Non, merci. Je l'ai entendu parler une fois et j'en ai encore pardessus les oreilles.

Clara.—Pas possible ; mais où ça donc ?

Edouard.—Quand il a dit : "Edouard X..., prenez-vous Clara Z... pour épouse ?" et que j'ai répondu : "Oui."

CERTIFICAT DE GAITE

Charles Bonhomme.—Il n'y en a pas un qui puisse rire de meilleur cœur que moi de mes propres bévues.

Latulippe.—Quelle vie joyeuse tu dois mener !

SOUHAIT CRUEL

L'heureux couple est allé passer la lune de miel à Niagara.

La jeune mariée (toute à la poésie).—Alfred, c'est grandiose, n'est-ce pas ? Est-ce qu'on ne passerait pas sa vie à contempler cette immense cataracte ?

Alfred.—Pas moi, ma chère, une cataracte toujours dans les yeux, c'est le dernier de mes souhaits.

PAS EN VEINE

Un homme d'esprit très recherché pour l'inépuisable veine avec laquelle il amuse sa société, a eu, l'autre jour, un sérieux désenchantement.

—Je vous en prie, lui avait dit la dame de la maison, une amie intime, je veux épater ces messieurs de New-York, montrez-vous plus brillant que jamais.

Et l'homme spirituel se mit à faire de son mieux. Il était enchanté de lui quand il reçut de la dame, vers le dessert, le petit message suivant : "Commencez donc à être drôle."

BON A SAVOIR

Baptiste.—Dis donc, cocher, combien ça coûte-t-il pour se faire mener à la Gare Bonaventure ?

Cocher.—Trente sous, monsieur.

Baptiste.—Merci ! C'était seulement pour balancer mes livres. Je veux savoir combien je gagne quand je marche jusque-là.

CONTRE LA PEINE DE MORT

Charles Sansjaron (montrant un achat récent).—Voilà ma dernière acquisition. Très beau tableau comme tu vois. Où crois-tu que je doive le pendre ?

Narcisse (assez connaisseur pour avoir constaté que c'est une croûte).—Le pendre ! Moi, je suis contre la peine de mort, je commuerai pour le cachot noir à perpétuité.

SIGNE CERTAIN



Le Professeur Perdreau.—Vous me disiez, l'autre jour, pauvre mère, que je suis distrait ?

La vieille mère.—Et beaucoup même, tu peux en être sûr.

Le Professeur.—Je commence à en être convaincu. Je viens de m'apercevoir que je me suis mis le petit chien sur la tête et que je fais manger de la bouillie à ma perruque.

NOS CHERIS



XXV

DÉJA LA PETITE FEMME

Berthe, qui est arrivée trop tard pour saisir l'histoire.—Qu'est-ce qui vous fait rire, maman ? Conte-moi cela.

La mère.—Impossible, ma chère ; ce n'est pas une histoire pour les enfants de ton âge.

Berthe.—Conte-moi là, hein, ma petite maman ! Je te promets que je ne comprendrai pas un mot.

PINCÉES DE CONSEILS

POUR GUÉRIR LES PLAIES, BRÛLURES, FOULURES ETC.

Voici une recette pour guérir les plaies de tout genre, foulures, brûlures, coupures, écorchures.

On fait bouillir dans de l'eau de la corne râpée. La matière gélatineuse contenue dans cette eau possède une vertu rare de restauration des tissus momentanément détruits. Placez une compresse d'eau de corne sur le genou d'un cheval couronné : au bout de quelques jours, il sera guéri et le poil repoussera sur la peau dénudée. Appliquez une compresse semblable sur toutes sortes de coupures, brûlures, etc., vous serez étonné des bons effets de ce spécifique.

Voici un autre remède contre les brûlures.

On fait couler sur la partie malade, lentement et sans interruption, le contenu d'un siphon d'eau de seltz (soda.)

LE VENIN DES ANGUILES

Un savant italien, M. Mosso, vient de faire une découverte assez inattendue.

M. Mosso ayant recueilli du sang d'anguille, de congé et de murène, constata que le sérum du sang de ces poissons possède un goût particulier : mis sur la langue, il produit une saveur saline qui, au bout d'une demi-minute, se change en une sensation de brûlure avec un goût âcre comme celui du phosphore et de la bile.

Cette sensation est tout à fait caractéristique, et le sérum pris en grande quantité procure une impression douloureuse ; l'arrière-gorge se resserre une salivation abondante se produit. En outre,

et c'est là le côté curieux de la découverte, ce sérum est un poison violent : un chien, du poids de 30 livres, sur lequel on pratiqua une injection de deux lignes cube de ce sérum, mourut en 7 minutes, et l'autopsie ne révéla aucune lésion, ni trace de coagulation dans le sang.

Il résulte des expériences faites qu'il suffirait d'un peu plus de 4 lignes cube de sang d'anguille pour tuer un homme.

Cependant, que les amateurs de matelottes et d'anguilles tartares se rassurent : d'abord, le venin contenu dans le sang des anguilles n'a d'effet toxique que par inoculation ; ensuite, pour être cuits à point, ces poissons sont soumis à une température de plus de 200° qui détruit la virulence du sérum.

Mais si, comme le dit M. Mosso, le sang des anguilles est véritablement venimeux, les personnes qui les écorchent doivent prendre les plus grandes précautions ; une simple coupure, ou même une piqûre, peut devenir dangereuse par l'absorption du venin.

CONTRE LA CONSOMPTION

Ceci est un traitement au Calomel contre la phthisie.

Calomel.....	10 grains
Pepsine.....	2 dr.
Extrait d'hyoscyamus....	5 grains
Extrait de phillandria....	g. s.

En faire 60 pilules. Chaque pilule contient un sixième de grain de calomel. On commence par 12 pilules par jour pendant une semaine au deux, puis on réduit à 6 pilules par jour pendant deux mois.



XXVI

M. Joseph, en attendant la grande sœur.—Aime-tu cela que je mange ta sœur Juliette ?

Anna.—Vous en aurez une indigestion, si vous la mangez ! Ce qu'elle est dure pour tout le monde !



XXVII

FORT EN HISTOIRE SAINTE.

Le maître.—Toi, Sinclair, tu ne feras jamais ton sel. Au lieu de suivre mes chiffres sur le tableau, tu regardes en arrière.

Sinclair.—Loth, monsieur elle a bien regardé en arrière ; et c'est comme cela qu'elle a fait son sel.

POUR SOULAGER LA CAQUELUCHE

Quand un accès de toux arrive : Mettez le premier et le second doigts sur le haut de la mâchoire inférieure et le pouce sur le menton de l'enfant. Avec les deux doigts pressez comme si vous vouliez envoyer la mâchoire en avant et avec le pouce comme si vous vouliez pousser le menton en arrière en le faisant descendre. Pendant que vous faites cet effort dites à l'enfant de retirer son vent aussi longtemps qu'il peut.

L'accès de toux se passe.

REMÈDE CONTRE LES RHUMATISMES

Prenez une pinte de lait très chaud et faites dissoudre dedans, en remuant, environ une once d'alun. Vous obtenez ainsi du petit lait et du lait caillé.

Lavez la partie affectée avec le petit lait pendant qu'il est très chaud.

Maintenez chaud aussi le lait caillé et, après le lavage, appliquez-le en cataplasme.

Enveloppez bien de flanelle, puis allez dormir. Trois applications amènent la guérison.

POUR TA FÊTE

A MADemoiselle MARY R..., HOCHELAGA

(Pour le SAMEDI.)

Mais que faudra-t-il donc à ma timide lyre ?
Opéra-t-elle encor pour un profane chant... ?
Non ! elle annoncera de mon cœur qui soupire,
Office délicat, le récit confident.

Elle voudrait chanter le jour de ta naissance,
Ce bel anniversaire appelé de nos vœux,
Et se trouver capable en cette circonstance,
De t'offrir dignement nos plus tendres vœux.

Je désirerais être, en ce jour mémorable,
Dans un jardin coquet, aux carrés pleins de fleurs,
Pour pouvoir y cueillir, oh ! plaisir ineffable,
Un énorme bouquet aux riantes couleurs.

Je mettrais volontiers dans un accord sublime,
Et la rose coquette, et le lilas si frais ;
J'ajouterais l'œillet, emblème de l'estime,
Ainsi que le cactus, gardien des doux secrets.

Je marierais le lys avec la violette,
La poupre clématite avec le dahlia ;
Je cueillerais de plus la blanche paquerette,
Le muguet, le jasmin, le fier hortensia.

Ayant ainsi groupé les fleurs les plus aimables,
Heureux de mon succès, j'oserais te l'offrir,
Ce bouquet éloquent aux parfums agréables ;
Et tu l'accepterais, sans doute, avec plaisir ?

Mais, à mon grand regret, cela n'est pas possible...
Il est une autre fleur, fraîche, éclosée à moitié,
Qui, peut-être, saurait toucher un cœur sensible.
Je la prends, je te l'offre ; elle a nom : L'Amitié.

B. E. DE LA SABLONNIÈRE.

Montréal, Avril 1890.

PLEINS PARTOUT

Campagnard (arrivant un peu ému dans un hôtel de la rue des Commissaires).—Prenez-vous des vhyogageurs ichi ?

Le commis.—Oui, mais nous sommes pleins ce soir.

Le campagnard.—C'est correct. Mhoi aussi, j'shais plein.

AVIS AU COMMERCE

Dans un magasin de chaussures :

Commis (obligeant).—Voici, madame, un soulier qui a été très porté cet hiver.

Madame Parvenu (d'un air de dédain).—Pour qui me prenez-vous ? Pensez-vous que vais acheter des souliers qui ont été portés ? Je les veux tout à fait neufs.

UN SERVICE A RENDRE

N... possède le nez le mieux outillé de Montréal. Dernièrement dans un attroupement en face de *La Presse*, un de ses amis lui fait remarquer qu'il a une saleté sur le nez.

—S'il vous plaît, reprend N... comme vous êtes plus proche que moi, veuillez donc me l'ôter.

PHILOSOPHIE PROFONDE

Dans le bureau d'un vieux courtier :

Visiteur.—Mais vous fermez votre bureau sans mettre votre coffre de sûreté sous clé !

Le courtier.—Comment donc ! une salamandre c'est pour tenir ses papiers à l'épreuve du feu ; on n'y laisse jamais d'argent. Pourquoi m'exposer à faire détruire par les voleurs un meuble qui m'a coûté \$300 !

TOUTE LA DISCRETION VOULUE

Mademoiselle Emélie (mettant une servante à la porte).—Quand M. Smith veille dans le salon avec moi, il ne faut jamais entrer sans frapper.

Brigitte.—Mais, mademoiselle ne sait peut-être pas que je regarde toujours soigneusement par la fente de la porte pour savoir quand c'est le temps d'entrer.

QUAND ON NE S'ENTEND PAS SUR LES MOTS

Alfred (demandant un renseignement à sa commère).—Quelle mesure prenez-vous pour les gants ?

Adèle.—Six points généralement ; mais cinq et demi feront mieux : j'aime à avoir la *main serrée*. Et le vaurien la prit au mot.

IMPARDONNABLE

Sambo (racontant l'accident arrivé à un autre nègre).—Cet imbécile s'est démis les deux poignets par sa faute.

Pompo.—Comment cela ?

Sambo.—En tombant de voiture, il a voulu se garantir avec les bras. C'était si simple de se laisser tomber sur la tête !

UN DES BEAUX JOURS DE L'ANNÉE

Madame Xantippe.—Je ne reconnais pas mon mari. Il est d'une gaieté ce soir.

Sa sœur.—La chose s'explique facilement. Il y a des élections aujourd'hui et le pauvre homme a pu, une fois dans sa vie, indiquer sa volonté sur quelque chose.

L'ÉLOQUENCE DU BARREAU

À la cour de police :

Jenue avocat (à la puissante éloquence).—Oui, votre honneur, le prisonnier a rendu mon client borgne sans provocation. Il le rencontre dans la rue, lui donne un coup de poing sur l'œil gauche et une minute après son *alter ego* était en deuil.

Le juge.—Son quoi ?

L'avocat.—Son *alter ego*... Vous savez, son autre œil.

FAUT PENSER A TOUT

Le soir des fiançailles.

Julie.—Je vais vous demander une faveur, Georges. N'annoncez pas notre mariage avant mardi.

Georges.—Mais pourquoi pas ? Vous reste-t'il quelques hésitations ?

Julie.—Aucune ; mais monsieur Jules doit me conduire au théâtre lundi soir.

DU BON COTÉ

Dans un restaurant :

Le client.—Fermez cette fenêtre, garçon.

Une client.—Ouf, quelle chaleur ! garçon, ouvrez.

Le client.—Garçon, j'ai le rhume : fermez cette fenêtre.

Le garçon (au propriétaire).—Que faut-il faire, monsieur ? L'un d'eux veut fermer et l'autre veut ouvrir ?

Le propriétaire.—Obéissez à celui qui n'a pas encore donné son ordre pour le dîner.

THEATRE-ROYAL

Lecteurs, voulez-vous passer une soirée agréable ? Voulez-vous vous amuser d'une manière intelligente ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien, au Théâtre Royal vous ferez vos délices des *Nouveautés* de Gus Hill. Cette pièce a de l'originalité, est rempli de mots d'esprit et de scènes piquantes qui captivent l'intérêt de l'auditoire.

La salle du Royal est comble tous les soirs. On y rencontre une bonne société et l'on est enchanté des *Nouveautés* que l'on y a vues. La troupe est excellente et sait amuser le public. Aussi le succès couronne ses efforts. N'oubliez pas d'y aller samedi après-midi et samedi soir, ce sont les dernières représentations.

Pete Baker, l'acteur populaire, jouera au Royal la semaine prochaine dans deux excellents drames. Nous référons nos lecteurs à l'annonce publiée dans nos colonnes pour plus amples détails.

UNE CHANCE POUR ELLE

En cour de police :

Le juge.—Êtes-vous marié, prisonnier ?

Le prisonnier.—Non, monsieur.

Le juge (distract).—Quelle chance pour votre femme ! Un mois de prison.

UNE BONNE EXPLICATION

Monsieur l'Agneau (membre du barreau).—Je ne comprends pas que je devienne plus timide en vieillissant.

Un ami.—C'est pourtant bien simple. En vieillissant, l'agneau devient mouton.

DU CONVOITEUX ET DE L'ENVIEUX

(Conte.)

Il y a un peu plus de cent ans que vivaient deux compagnons, gens assez pervers. L'un était un convoiteux dont rien ne pouvait rassasier les désirs, et l'autre un envieux qui désespérait le bien d'autrui. C'est un homme bien haïssable que l'envieux, puisqu'il déteste tout le monde ; mais l'autre est encore pire, je crois : car c'est la convoitise et la rage d'avoir qui prête à usure, qui invente des mesures fausses et rend injuste et fripon.

Nos deux gens donc, un jour d'été, qu'ils faisaient route ensemble, rencontrèrent, dans une plaine, saint Martin. Le saint, au premier coup d'œil, connut leurs inclinations, vicieuses, et la perversité de leur cœur. Néanmoins il marcha quelque temps de compagnie sans se faire connaître. Mais arrivé à un endroit où le chemin se partageait en deux, il leur annonça qu'il allait les quitter ; puis se nommant à eux, il ajouta pour les éprouver :

—Je veux que vous puissiez vous féliciter de m'avoir rencontré. Que l'un de vous me demande un don, je promets de le lui accorder à l'instant ; mais ce sera à condition que celui qui n'aura rien demandé obtiendra le double.

Le convoiteux, malgré toute l'envie qu'il avait de faire un souhait magnifique, se promit bien cependant de se taire, afin d'avoir encore deux fois davantage. Il excitait son camarade à parler.

—Allons, bel ami, demandez hardiment, puisque vous êtes sûr d'obtenir : il ne tient qu'à vous d'être riche pour la vie ; voyons si vous saurez souhaiter.

L'autre qui serait mort de douleur si celui-ci eût eu quelque chose de plus que lui, n'avait garde vraiment de déferer à cette instance. Tous deux restèrent ainsi assez longtemps sans vouloir se décider. Mais le premier, que dévorait la soif d'avoir, ayant menacé son compagnon de le battre s'il ne parlait :

—Eh bien, oui, je vais demander, répondit l'envieux en colère, et, loin d'y gagner, tu t'en repentiras.

Alors, il demanda au bienheureux de perdre un œil, afin que son camarade perdît les deux. Sa prière fut exaucée à l'instant même ; et tout le parti qu'ils tirèrent de la bonne volonté du saint ce fut d'être l'un borgne et l'autre aveugle.

C'est une justice que le mal qui arrive aux méchants ; et si quelqu'un était tenté de plaindre ceux-ci, je prie saint Martin de leur en envoyer autant.



Solution dans le prochain numéro.

LE BON VOISINAGE



Mère intriguée.—Mais je vous dis que ce n'ai pas demandé de professeur de piano pour ma fille.

Le professeur.—Je le sais, ma bonne dame ; mais ce sont les messieurs d'à côté qui me paient pour que je montre à mademoiselle à jouer.

LOCUTIONS A ÉVITER

(Suite.)

Il semble tout d'abord que ces deux expressions—ALLER EN COUR et ALLER A LA COUR aient une égale signification. La différence néanmoins est grande. *Aller en cour* ne se dit qu'en parlant d'un tribunal.—*Aller en cour d'appel*, en cour de cassation.—*Aller à la cour* signifie être admis à la cour d'un monarque.—Un portefaix peut aller en cour d'appel, car la justice est sur le même pied pour tous les hommes : un homme du grand monde peut seul aller à la cour.

La différence est plus importante encore, sans être plus grande, entre FAIRE LA COUR et FAIRE SA COUR A QUELQU'UN. Le premier est pris en mauvaise part, et une femme qui se respecte ne le prononce jamais ; le second, au contraire, est de fort bon goût.—Un homme comme il faut s'empresse de faire sa cour aux femmes qu'il connaît et qu'il rencontre dans un salon, c'est-à-dire il leur présente ses hommages, les entoure de respect et d'attention.—Un homme, présenté à un grand personnage, à un monarque, à un prince, est admis à lui faire sa cour... De là le mot courtisan, si souvent pris maintenant en mauvaise acception, mais qui, dans le principe, était un titre honorable.

Pendant que j'en suis à cette différence qu'une légère modification dans le précédent ou le complément d'un mot peut donner à la valeur de ce mot, je crois devoir vous faire observer que :

PRÊT A ET PRÊS DE ont une valeur différente. Être prêt à mourir, c'est avoir sa conscience et ses affaires en ordre, de façon à pouvoir s'en aller d'un jour à l'autre. Être près de mourir, c'est toucher d'une manière inévitable à sa dernière heure.—Un bon chrétien est toujours prêt à mourir.—Un criminel en route pour l'échafaud est près de mourir.—Il faut gouverner sa vie de telle sorte qu'on soit prêt à la quitter lorsqu'elle sera pres de nous fuir. De ces exemples, il résulte que prêt à peut se traduire par le verbe être prêt, et près de par le verbe approcher.

DE MODE, A LA MODE.—Un objet à la mode l'est par circonstance, parce que la vogue s'est attachée à lui ; un objet de mode est tel par nature ; inventé par les caprices de la fantaisie, et pour satisfaire aux besoins du moment, il ne saurait présenter l'idée de la durée et du sérieux. "Quand on dit qu'une chose est à la mode, on énonce un fait simple ; si l'on dit qu'elle est de mode, on porte en même temps un jugement sur la valeur, sur la durée probable de cette chose. Les idées de mode sont des choses vides et capricieuses qui manquent de solidité. Ce qui est à la mode est adopté par elle ; ce qui est de mode est fait pour la mode."

SUR LE BORD, SUR LES BORDS. On se promène sur le bord d'une rivière, d'un fleuve et non sur les bords, car on ne saurait marcher sur les deux rives à la fois ; mais, en remontant un fleuve en

bateau à vapeur, on admire ses bords.—En parlant du même principe, on doit éviter le pluriel dans les mots sur les routes, dans les rues, sur les quais, en parlant d'une personne qui se promène et que l'on rencontre.

SERVIR A RIEN, SERVIR DE RIEN.—Quelques personnes regardent la seconde de ces expressions comme incorrecte, c'est à tort. Elles sont bonnes toutes les deux, mais chacune à sa valeur spéciale. Un objet ne sert de rien, quand il est d'une inutilité absolue.—On garde un vieux cheval qui ne sert plus de rien.—Il faut agir avec promptitude : vos pleurs, vos regrets ne servent de rien.—"Rien ne sert de courir : il faut partir à point."—Ce qui ne sert à rien dans une circonstance peut devenir profitable dans une autre occasion.—"Ce livre ne vous sert à rien, prêtez-le moi." De qui serviront ces vanités mondaines quand il faudra paraître devant Dieu ?—"Sachez-vous à quoi servent ces constructions, etc..."—"Hélas ! ma belle dame, quand je vous occorderais sa grâce, mon indulgence ne servirait de rien." (VOLTAIRE.)

OBSERVER, FAIRE OBSERVER.—Observer une chose, observer quelqu'un, porter son attention sur cette chose, sur cette personne.—Mais, dans le sens de faire remarquer à quelqu'un, on ne dit pas observer à, mais faire observer à.

JUGER, JUGER DE.—"Juger quelqu'un, c'est le condamner ou l'absoudre ; juger de quelqu'un, c'est se faire, à propos d'une personne, une opinion plus ou moins absolue, plus ou moins fondée.—Un magistrat juge une cause : un avocat à qui l'on expose la matière d'un procès juge de la cause et des chances de succès qu'elle offre au défenseur et au client.—Il semble que juger, employé activement, a un sens voisin de décider et que juger de a plus d'analogie avec conjecturer."

INSULTER, INSULTER A.—Lorsque insulter signifie manquer aux égards qui sont dus à une chose respectable, ou dit insulter à un ami ; l'on dira insulter à la royauté, insulter au clergé, insulter au malheur, parce que royauté, clergé, malheur, sont des substantifs métaphysiques et les noms de choses ; mais on dira, quoique dans le même sens, insulter la patrie, insulter les princes.

EN DÉFENSE, POUR LA DÉFENSE.—"En défense" équivaut à sur la défense.—"Pour la défense" revient à afin de défendre.—"A l'aspect de l'ennemi on se met en défense.—Je risquerai ma vie pour la défense de vos droits."

C'EST UNE BELLE FEMME.—CETTE FEMME EST BELLE, n'ont pas la même signification. Placés avant le substantif, belle, beau, impliquent une idée de développement de taille.—Une belle femme est une grande femme bien proportionnée.—Un bel arbre est un arbre bien touffu.—Tandis que, placé après, il réveille une idée de beauté.—La femme qui est belle n'est pas nécessairement grande.

UN HONNÊTE HOMME, UN HOMME HONNÊTE.—Dans le premier cas, honnête est synonyme de probe, consciencieux.—Fiez-vous à ce marchand, il a l'air brusque, mais il est honnête homme.—Dans le second cas, honnête reprend sa valeur propre qui est poli, bien élevé.—"Désirez-vous de cet homme si honnête, qui vous salue humblement, qui mêle un compliment à chaque phrase : c'est un exercice de profession."

UN GALANT HOMME, UN HOMME GALANT.—Un galant homme est un homme rompu aux usages de la bonne compagnie, et qui joint à un ton parfait des qualités morales reconnues.—On dit à un homme respectable qu'on le tient pour un galant homme.—La dénomination d'homme galant ne saurait, au contraire, être un compliment que pour un fat ou un étourdi, puisqu'il signifie ou à peu près, léger, coureur d'aventures.—Rapprochée du mot femme, cette épithète, toujours prise en mauvaise part, est la plus cruelle des insultes.

RAPPELER, SE RAPPELER.—On rappelle quelqu'un que l'on fait revenir une seconde fois.—On rappelle un fait que les assistants avaient oublié ; mais on se rappelle ce que l'on avait oublié soi-même.—Permettez-moi de rappeler vos serments...—Je veux rappeler la mémoire de cette femme célèbre...—Je vous ai rappelé trois fois sans que vous m'ayez entendu.—Je me rappelle parfaitement cette femme.—Nous avons dit déjà que ni rappeler ni se rappeler ne pouvaient

être suivis de la particule de, excepté devant l'infinitif avoir.

ÊTRE EN TRAIN, ÊTRE EN TRAIN DE.—Être en train est une manière de parler fort convenable.—Quand il est en train, rien ne l'arrête.

"Être en train de, pour signifier être occupé à, est une locution empruntée aux revendeuses de légumes des halles et aux paysans du pays de Chartres.

"Cet arrêt toutefois supporte deux exceptions : être en train de rire, être en train de rêver. L'usage l'a voulu de la sorte.

"Mais pour en train de causer, en train de se promener, de faire des visites, ce sont de pitoyables expressions... L'expression devient grotesque quand elle se rapporte à un nom de chose inanimée ; il faut alors la laisser aux cuisinières, qui disent : mon pot est en train d'écumer.—Cette locution choque les provinciaux autant que les idiomes de l'Auvergne ou de la Comté choquent les oreilles parisiennes."

J'ai insisté d'une façon particulière sur cette fâcheuse expression, parce que j'ai remarqué qu'elle tend de plus en plus à se glisser dans le langage des gens comme il faut.

MATIÈRE, MATIÈRES.—Quand le mot matière équivaut à cause, prétexte, occasion, il ne prend pas d'article, et on peut l'employer au pluriel.—Il n'y a pas là matières à pleurer.—Dans tout autre cas, c'est-à-dire pris dans l'acception de matériaux, éléments, il rentre dans la règle ordinaire des substantifs.

NOUVEAU, NOUVELLE, avant ou après le substantifs.—L'adjectif nouveau, placé avant le substantif, éveille l'idée de certains objets analogues à ceux que va désigner le substantif ; il exprime un rapport d'ordre, de succession, de nombre.

Placé après le substantif, il équivaut à récent, ou spécifie une chose inconnue jusque-là dans l'espèce.

On va chercher dans un bibliothèque de nouvelles livres ; on reçoit de chez un auteur un livre nouveau.—Une nouvelle faute, c'est une dernière faute ajoutée à des fautes antérieures ; une faute nouvelle, c'est une faute dans un genre nouveau.

(A continuer.)

EN DEHORS DU DIAPASON.

Dans un hôtel.

Voyageur.—Vous aurez l'obligeance de me changer de chambre, s'il vous plaît !

Le garçon.—Comment ! N'est-elle pas confortable et propre ?

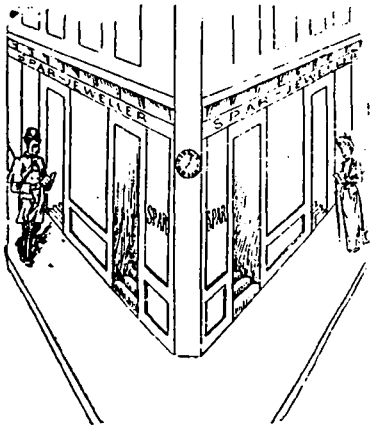
Voyageur.—Propre, oui ! mais confortable, non. Je ne puis pas me faire à cette scie d'allemand, dans la chambre voisine. Imaginez-vous que toute la nuit, il fait un t'pagage d'enfer sur sa clarinette, et ce matin je commençais justement à dormir, lorsqu'il vient frapper à ma porte pour me dire : "Esgusez, mais fou rouillez bas sur la même cie. Foulez-vous monter d'un ton ? Fous gâtez doude la mousique !

UNE BONNE RÉOLUTION



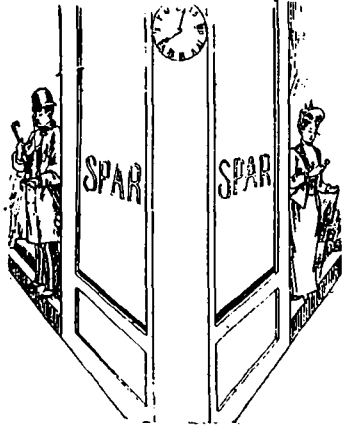
L'hiver se regardant dans le miroir.—Voilà, les fleurs qui me poussent sur la tête ! Ça n'est pas beau. Il est temps que je m'en aille.

COMMENT LES LETTRES AMOUREUSES ET LES CADEAUX SE REMETTENT



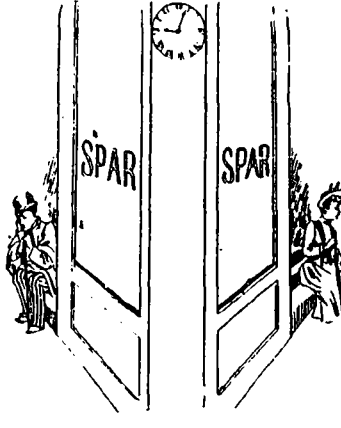
I

Charles et Angelina se sont donné rendez-vous à 7 heures précises, au coin des rues Notre-Dame et McGill.



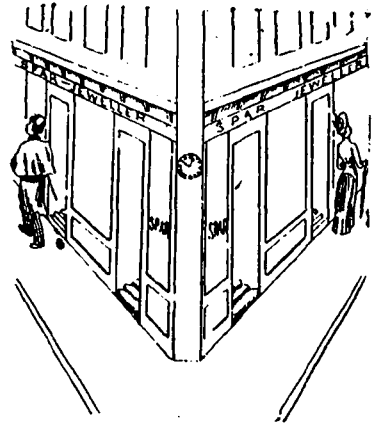
II

Angelina a compris: "Rue Notre-Dame." Charles a compris: "McGill." A 8 heures, ça devient poignant.



III

A 9 heures, ça devient ennuyant: "Et toute âme trompée reçoit un coup d'épée."



IV

Mais à dix heures ! Oh ! là-là ! Angelina. { Tu auras de mes nouvelles. Charles. }

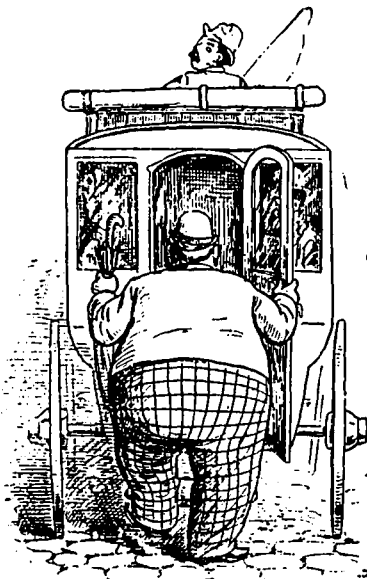
AMPLEMENT JUSTIFIÉ



La femme de la maison, à un tramp:—Vous devriez avoir honte de mendier.

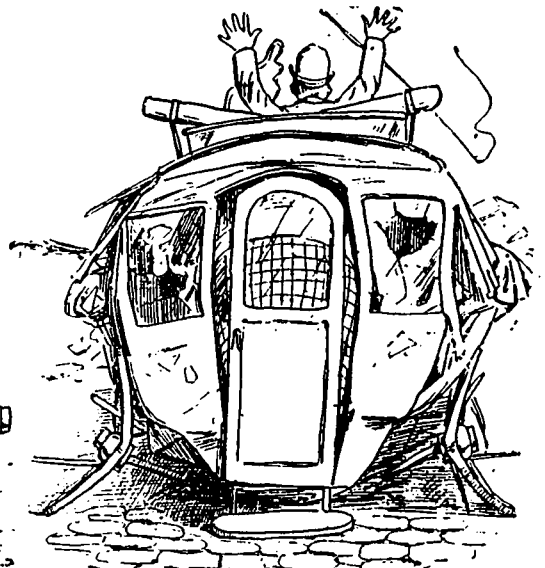
Le tramp.—Oui, madame, vous avez raison ; mais je suis ivre dans le moment. Quand je suis sobre, je ne mendie jamais, je vole.

PLACE POUR UN



(AVANT)

I



(APRÈS)

II

UN VOYAGE DE POIDS.

L'art d'escamoter un bon Diner.



I

M. de Crève-faim qui n'a pas mangé depuis deux jours, a, tout à coup, un trait de génie.



II

(Appréciant deux bambins.)

—Venez avec moi, mes chéris ; votre père vous attend au restaurant.



III

Quoique les enfants n'eussent jamais vu ce monsieur, ils se trouvèrent aux noces au bout de cinq minutes.



IV

Et quand le repas fut fini, le monsieur donna l'ordre au garçon de continuer à servir ses petits gourmands. Il reviendra de chez son avocat dans trois minutes.



V

Le monsieur a oublié d'arriver ; mais il est arrivé autre chose aux bambins.

Une réminiscence de la Saint Patrice



Harrigan.—D'où sors-tu, O'Peagan, je ne t'ai pas vu depuis la procession de la St. Patrice !

O'Peagan (qui était tombé dix-sept fois de cheval).—Vrai, tu m'y a vu !

Harrigan qui se prépare à lancer un petit emprunt.—Oui ; et tu étais crânement chic.

O'Peagan (qui s'était cassé le bras et crevé un œil).—C'est extraordinairement pas vrai.

LE DERNIER CACHET DE LA DISTINCTION



(A la table d'hôte du St Lawrence Hall.)

Dame de Toronto.—Tu vois le monsieur d'à côté ; je pourrais jurer qu'il vient de Toronto.

Son amie.—A quoi vois-tu cela ?

Dame de Toronto.—Au raffinement de ses manières. Il n'a rien oublié, pas même le petit soufflet pour refroidir son potage. Nous sommes bien en avant de Montréal.

L'ART D'ÊTRE BELLE

DES CHEVEUX

(Suite.)

DES POSTICHES

On nomme postiches tous les faux cheveux, quelle que soit la disposition qu'ils affectent. Par conséquent les perruques, les fausses nattes, les frisures sur épingles ou sur peignes, les mèches ondulées, les faux chignons, les longs cheveux rapportés aux vrais à l'aide de petites nattes imperceptibles sont des postiches.

Contrairement à ce que pensent beaucoup de personnes, il n'est pas exact que les cheveux avec lesquels on confectionne les postiches proviennent des femmes qui meurent dans les hôpitaux. Après le décès, les cheveux se cassent facilement et sont à peu près impossibles à travailler.

La plus grande partie des cheveux qui servent à confectionner les postiches viennent de Naples, des États de l'Église et de la Sicile. Il en vient aussi de l'Espagne et de certains départements de la France, surtout de l'Auvergne et de la Bretagne.

Marseille est l'entrepôt de ce commerce, pour lequel des voyageurs spéciaux parcourent les pays sus-énoncés.

Sitôt que l'arrivée du voyageur est annoncée dans un pays, les jeunes filles et les femmes se préparent, afin d'obtenir le plus d'argent qu'elles peuvent de leur chevelure. La vente a lieu ordinairement un jour de marché. La vendeuse monte sur un tonneau, laisse tomber ses cheveux sur ses épaules, et les enchères s'engagent. Tout dépend de la longueur, de la finesse et de la nuance des cheveux.

Les châtaines sont les moins chers, ensuite viennent les noirs, puis les blonds ; les rouges ont le plus de valeur, surtout les roux à reflets sombres ; ce sont les plus rares.

Le prix d'une chevelure varie d'une à dix piastres ; il est bien rare qu'elle arrive à ce dernier prix. En outre des femmes qui vendent leurs

cheveux, les pourvoyeurs ordinaires des coiffeurs et fabricants de postiches sont les chiffonniers.

Ils trouvent dans les ordures, dans les rues et dans les ruisseaux, rien qu'à Paris seulement, une soixantaine de livres de cheveux qui se trouvent réduits à 10 ou 12 livres après le nettoyage, le démêlage, l'égalisation, le classement et le triage, qui sont autant d'opérations fort longues, fort minutieuses, qui réduisent la quantité par le déchet qu'elles occasionnent. Nous n'entrerons pas dans des détails plus circonstanciés. Ils seraient sans intérêt pour nos lecteurs.

Ce qui est certain, c'est que les postiches ne sont pas de création moderne. Le fameux Binet, qui sous Louis XIV pensait avoir inventé la perruque, était complètement dans l'erreur. Les Egyptiens en faisaient usage. Les pauvres portaient des perruques en laine et les riches en portaient en cheveux naturels, nattés par derrière en longues bandelettes. Ils portaient aussi des barbes postiches. On en voit des spécimens au musée Britannique et au musée de Berlin.

On voit que la mode des postiches n'est pas nouvelle. Du reste, leur emploi n'est pas toujours une affaire de mode ; la chevelure n'est pas seulement un ornement, c'est une enveloppe qui protège le crâne. Or, à ce point de vue, je ne fais aucune différence entre un bonnet et une perruque. Tous deux sont des préservatifs contre la nudité du crâne.

Les postiches, en général, doivent être extrêmement légers. Ainsi les perruques, les toupets et les dessus de tête montés sur tulle sont les seuls hygiéniques par la facilité avec laquelle l'air pénètre au travers des réseaux.

Il y a à Paris des coiffeurs qui sont arrivés à rendre l'illusion tellement complète qu'il est impossible de reconnaître une tête coiffée d'une perruque d'une autre coiffée en cheveux véritables.

Il est utile d'enlever les postiches le plus souvent qu'on peut. De plus, s'ils sont montés sur des ressorts, il faut que ces ressorts soient très doux. On aura soin aussi de les entretenir avec la propreté la plus rigoureuse.

C'est plus souvent au point de vue de l'orne-

ment qu'à celui de l'hygiène qu'on se sert de postiches. Dans ce cas les précautions à prendre sont encore bien plus importantes. Il est rare qu'une femme qui porte constamment un faux chignon n'ait pas le haut de la tête dénudé au bout de quelques mois.

Les faux cheveux bien montés coûtent fort cher. La plupart des chignons et des nattes sont montés sur branche, c'est-à-dire sur un fil de fer intérieur qui permet d'employer en dedans des cheveux beaucoup plus courts que ceux qui sont sur le dessus. Ce sont ces branches, les crépons et les armatures de fer qui rendent les postiches si lourds. Les cheveux naturels supportent mal ces voisins gênants, qui les empêchent de pousser à leur aise et de se revivifier à l'air. Résumé : ne se servir de postiches qu'en cas de calvitie complète ou partielle, les choisir très légers et les enlever souvent (c'est-à-dire ne pas les garder une journée entière) pour aérer la tête.

Voici maintenant comment il faut soigner les postiches ; car une erreur enracinée dans l'esprit de beaucoup de personnes consiste à croire que les postiches sont destinés à éviter tout travail de coiffure, qu'il n'y a qu'à les poser sur la tête sans autre entretien qu'un coup de peigne de temps à autre. C'est tout le contraire ; il exige autant et même plus d'entretien que les cheveux naturels.

Un chignon tout fait doit être refait à chaque instant si l'on veut éviter de s'embellir avec la poussière qu'il recèle. Il est donc préférable de n'employer que des mèches longues, des boucles, des nattes, sans branches, et de petites ondulations qu'on puisse coiffer et entretenir soi-même.

Les frisures naturelles, c'est-à-dire les cheveux frisant naturellement lorsqu'ils étaient sur la tête de leur propriétaire, sont beaucoup plus faciles à entretenir que les cheveux frisant artificiellement. Il suffit de les démêler très doucement avec un peigne d'écaille très doux et de les brosser avec une brosse également très douce, pour qu'ils soient toujours propres.

Les perruques frisées et les dessus de tête se rafraîchissent à l'eau de son ou à l'eau chaude simple. L'eau ordinaire suffit pour les cheveux de belle-

qualité ; l'eau de son s'emploie pour les cheveux très rebelles à la frisure. On les met simplement en papillottes roulées s'ils sont coiffés en boucles, ou sur des épingles à onduler s'ils sont disposés en ondulations, et on les fait bouillir quelques instants dans une casserole contenant de l'eau un peu tiède. Cette opération est délicate ; il ne faut pas les laisser bouillir trop longtemps, surtout si la couleur en est fine ; il peut arriver qu'ils aient été reteints ; c'est encore une des raisons pour lesquelles il faut acheter les postiches chez un coiffeur de confiance qui vous vende des cheveux naturels.

Les grandes mèches à grandes ondulations se frisent de la même manière ; seulement les papillottes ou les épingles à friser sont remplacées par un petit bâton de la grosseur d'un crayon mince sur lequel on roule les cheveux au milieu, du haut en bas, exactement comme si c'était un fuseau à dévider.

Les petites ondulations sur épingles neige ou à petites bouclettes servant à les attacher avec une épingle à cheveux, se frisent exactement de même. Autant que possible, il ne faut jamais changer la disposition des postiches ; il faut continuer à friser ce qui est frisé et à onduler ce qui est ondulé.

Il est très mauvais de friser les faux cheveux au fer ; ils se dessèchent et se cassent ensuite très rapidement. De plus, la frisure au fer ne tient pas, tandis que la frisure à l'eau dure des mois.

Il faut avoir soin, lorsqu'on met des cheveux en papillottes, sur épingles ou sur un bâton, les placer sur leur plat, toujours du même côté, afin d'éviter les faux plis. Lorsqu'ils ont suffisamment bouilli on les retire. On les essore dans un vieux linge et on les pose sur une table jusqu'à ce qu'ils soient très secs. Cette observation est de la plus grande importance, ils ne friseront pas s'ils étaient coiffés tandis qu'ils sont encore humides. Les boucles rondes doivent être posées sur un bâton après avoir été démêlées et brossées, comme il est dit plus haut ; les ondulations et les bouclettes plates sont simplement peignées et brossées ; on se contente de les aplatir avec la paume de la main ; les frisures légères genre neige sont séparées avec le peigne en une quantité de petites boucles. Il ne faut jamais mouiller les faux cheveux, ni les enduire de cosmétique, ni d'huile, ni d'aucune sorte de pommade.

Si on veut les parfumer, il suffira de les placer chaque nuit dans une boîte contenant un sachet d'iris.

En général, il vaut mieux peigner et brosser les postiches tout de suite en les enlevant de la tête ; la chaleur douce que celle-ci leur a communiquée les empêche de se casser et de garder les mauvais plis qu'ils ont pris dans la coiffure.

Ces précautions sont indispensables si l'on veut avoir des postiches qui imitent la nature et les conserver longtemps propres, bien frisés et brillants.

INDICATIONS POUR SE COIFFER SOI-MÊME

La coiffure se rattache à l'art par tous ses détails ; il convient donc de procéder méthodiquement comme pour toute œuvre d'art.

La première chose à bien examiner est d'abord la forme de la tête, puis sa grosseur et enfin le visage et son expression ; ensuite les proportions générales du corps. Une grosse femme est fort mal avec une petite tête ; de même qu'une petite personne frêle et délicate est ridicule avec une grosse tête et un visage qui disparaît sous les cheveux.

Il résulte de ceci qu'il n'est pas indispensable de suivre la mode si elle n'est pas en rapport avec votre type de physiologie et les proportions de votre corps. Ainsi une femme de taille moyenne, à la tête courte, au front un peu bas, à la figure ronde, aura tout à gagner en se découvrant le front et en se coiffant à racines droites. La coiffure de Louis XV, qui se voit sur la plupart des anciennes gravures, donne une idée très exacte de cette façon d'arranger ses cheveux.

La masse des cheveux est relevée sur le sommet et disposée en rouleaux un peu élevés. Si la personne est blonde, elle fera bien de poudrer légèrement de blond le devant de la tête et sur-

tout la naissance des racines afin d'adoucir un peu ce que cette coiffure a ordinairement d'un peu dur.

Si, au contraire, la tête est longue et le front haut et droit, je conseillerai la raie au milieu, quelques ondulations sur les tempes, les cheveux lisses au sommet de la tête et nattés assez bas sur la nuque, à moins que celle-ci ne soit très jolie. Dans ce cas on placerait les nattes un peu plus haut ou on les remplacerait par un huit tordu.

Les personnes à tête plate et fuyante, au visage dans le genre mouton ou cheval, gagnent à choisir une coiffure qui place les cheveux sur le devant de la tête, comme le diadème natte, des touffes frisées ou de grosses ondulations au bâton.

Outre les proportions, il faut aussi tenir compte de l'ensemble du profil. Une glace à trois côtés est par conséquent indispensable pour se coiffer à l'air de sa figure, comme disent les coiffeurs, et pour masquer artistement les imperfections dont nous parlons, en supposant qu'elles existent.

Les femmes jeunes et fraîches ont tout à gagner à découvrir leurs visages et à ne pas trop cacher leur front sous des frisures trop lourdes.

Les coiffures les plus simples sont toujours les plus distinguées et les plus seyantes.

Il nous est impossible de faire ici un cours détaillé de coiffure ; toutes les femmes savent onduler leurs cheveux. Il n'existe, du reste, que trois genres d'ondulations :

Les ondulations à l'eau, les ondulations sur un ruban ou sur une épingle et les ondulations au bâton.

Les ondulations à l'eau se font ainsi : Vous mouillez les bandeaux de façon qu'ils soient très humides, puis vous les divisez en autant de mèches que vous désirez avoir d'ondulations ; vous élevez la mèche en l'air et vous la rabattez avec le peigne en lui faisant former une dent légère. Le même genre se fait aussi sur une grosse épingle à ondulations, après avoir préalablement bien humecté les cheveux.

Les ondulations à l'aide d'un ruban sont adoptées par les personnes qui ne veulent employer ni le fer ni l'eau. Elles ondulent leurs cheveux le soir, avant de se coucher, et le ruban a l'avantage de ne pas être gênant pendant le sommeil.

Les épingles dites à onduler sont de beaucoup préférables ; mais elles sont dures et risqueraient de blesser pendant la nuit ; il faut donc les réserver uniquement pour les ondulations au fer. Les ondulations au bâton sont employées pour les très grosses ondulations.

On procède pour les vrais cheveux exactement comme pour les postiches, c'est-à-dire en tournant les cheveux sur un petit bâton et en les passant au fer. Ce genre d'ondulation fait un effet charmant, notamment pour la coiffure à raies de côté. Le principal bandeau, le plus gros, ainsi ondulé, forme trois ou quatre plis très souples qui vont très bien aux physionomies fines et peu marquées. Les longues boucles qui retombent sur les épaules sont ondulées de cette façon ; on frise seulement la pointe en la roulant sur du papier.

Il est très difficile de se coiffer soi-même et surtout de trouver une coiffure simple et gracieuse. Cela dépend beaucoup de la nature des cheveux. Une des choses importantes pour que la coiffure soit élégante est de ne pas attacher les cheveux avec un cordon, comme font encore maintenant beaucoup de personnes. Cette façon de les tirer pour les réunir en une seule masse, outre qu'elle fatigue le cuir chevelu, a le désavantage de faire paraître les cheveux maigres à la racine.

Les frisures se font de deux façons : en roulant les cheveux sur eux-mêmes et en les mettant dans une papillotte, ou en les roulant autour d'un rouleau de papier ou sur des bigoudis.

La première manière donne des frisures à anneaux plates et régulières ; la seconde, des frisures plus légères, qu'on transforme en neige en les ébouriffant un peu.

Les rouleaux se font de deux manières : à l'aide de peignes faits exprès, que l'on plante dans les cheveux en les retournant ensuite pour les attacher sur la tête ; dans ce cas on fait seulement un rouleau de chaque côté de la tête. L'autre façon consiste à faire avec les cheveux autant de

rouleaux qu'on veut et de différentes grosseurs. C'est un genre de coiffure à marteau.

Toutes les femmes savent comment se font les nattes et les torsades ; nous passons.

Lorsqu'on emploie des postiches, il faut dissimuler les vrais cheveux le plus qu'on peut. Ainsi, pour placer un devant de tête frisé, ondulé ou coiffé en bandeaux plats, il faut relever les cheveux à la chinoise et les dissimuler sous les cheveux du chignon. On pose alors le dessus de tête qu'on attache avec quelques fines épingles à cheveux.

Pour les frisures, il faut employer des épingles neige ondulées ; en général les épingles ondulées tiennent beaucoup mieux que les autres.

Il est rare que les faux cheveux soient très bien assortis aux véritables ; il est donc préférable, lorsqu'on fait usage de postiches, soit comme bandeaux, soit comme chignon, de dissimuler autant qu'on peut les véritables cheveux sous les autres ; on évitera ainsi ces différences de teintes si choquantes pour les gens de goût.

C'EST TOUT CE QU'ELLE VOULAIT.

Mlle Radegonde.—Maintenant, M. Beaufrisé, quelles seront vos conditions, pour me donner un cours d'à peu près douze leçons de peinture ?

M. Beaufrisé.—Franchement, mademoiselle, je crois qu'il est un peu tard pour que vous commenciez à votre âge, à moins d'un énorme travail.

Mlle Radegonde.—Oh, ça ne fait rien ! Tout ce que je veux, c'est d'apprendre la peinture suffisamment pour pouvoir l'enseigner.

PHILANTROPIE SUR TOUTE LA LIGNE

Sambo (voyant pour la première fois un tramway électrique).—Où sont les chevaux qui traînent ces chars-là ?

M. Savantissime (de Boston).—Ces chars-là n'ont pas besoin de chevaux. Ils marchent par l'électricité.

Sambo.—Bonté divine ! Que ces yankees sont donc vraiment généreux ! Maintenant qu'ils nous ont délivrés, nous, pauvres nègres, les voilà qu'ils travaillent à émanciper les chevaux.

LES INCONVÉNIENTS D'UNE MÉMOIRE INGRATE.

Monsieur (distract, entrant à l'hôtel de Ville).—Pouvez-vous me dire, monsieur... pouvez-vous m'informer... ?

Le gardien de l'ascenseur.—Bien, qu'est-ce que c'est ?

Le monsieur.—Du diable, si maintenant je me rappelle ce que je voulais vous demander ; pardonnez-moi, ne vous occupez pas.

Après avoir gravi deux ou trois escaliers, il s'arrête tout essouffé :

—Imbécile que je suis ! je voulais lui demander où est l'ascenseur !

UNE FEMME QUI N'A PAS LA GRANDEUR RÉGLEMENTAIRE.

Un paysan de l'arrière fin fond attend l'arrivée du train. Pendant qu'il se promène dans la salle des voyageurs, il voit l'agent parler dans un téléphone.

—Diable, mais à qui parlez-vous dans cette boîte ?

L'agent.—A qui je parle ? mais parbleu, à ma femme.

Le paysan.—A votre femme ! Dans ce petit appartement-là ! Elle est bien *felicette*, votre femme !

CHACUN SON TALENT.

Un "clergyman" de Chicago s'est fait faire l'annonce suivante : Ici on raccommode ; spécialité pour les cœurs brisés.

LA BARBE ET LES BAINS DANS L'ANCIEN TEMPS.

Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, tout barbier était en même temps chirurgien. Dans sa boutique, obscure et sale, il rasait et saignait, coupait les cheveux et posait des ventouses, pansait les plaies, ouvrait les anthrax, ne reculait même pas devant les opérations les plus compliquées et les plus dangereuses. Un préjugé persistant enveloppait dans le même dédain tout travail manuel, qu'il s'appliquât à un métier, à un art ou à une science. L'ouvrier maçon et l'architecte, le barbouilleur d'enseignes et le peintre qui ornait les palais royaux de chefs-d'œuvre, le barbier et le chirurgien enfin, appartenaient l'un et l'autre et au même titre à la même corporation ouvrière. Je développerai tout cela ailleurs, lorsque j'aurai à raconter la lutte soutenue pendant cinq cents ans par les barbiers contre les chirurgiens. A vrai dire, il n'y avait guère entre eux de différence, et plusieurs de nos meilleurs chirurgiens, Ambroise Paré entre autres, n'étaient que des barbiers, et furent associés fort tard à la classe des chirurgiens proprement dits.

Ce que l'on reprochait aux barbiers, gens fort serviables et fort aimés du petit peuple, qui ne connaissait guère d'autres médecins, c'était donc surtout le mélange d'attributions disparates, les opérations de chirurgie et les soins de toilette : "Voicy le mal que le barbier ne se contente du poil," était déjà une phrase proverbiale au seizième siècle. Louis XIII voulut donner satisfaction à un vœu si général. En décembre 1637, il autorisa l'établissement d'une nouvelle communauté de barbiers, celle des *barbiers-barbants*, à laquelle toute pratique chirurgicale était interdite, et qui n'avait dans ses attributions que les bains et la coiffure. Les barbiers-chirurgiens protestèrent, et l'affaire fut portée au Parlement, qui procéda avec une sage lenteur. Au mois de décembre 1659, Louis XIV intervint et confirma la création faite par son prédécesseur. L'édit rendu à cette occasion ne put encore être exécuté, et fut renouvelé le 23 mars 1673.

En vérité, il n'était que temps, et jamais la nécessité de constituer une corporation ne s'était fait plus vivement sentir. Car enfin, il faut tout dire, depuis près d'un siècle les Parisiens négligeaient fort les soins les plus élémentaires de la toilette; ils avaient perdu à peu près complètement l'habitude de se laver. Esquissons à grands traits l'histoire de la propreté en France.

Par réaction contre le sensualisme païen, l'Eglise se montra d'abord fort indifférente sur ce point; peu s'en faut même qu'elle ne regardât la propreté comme une pratique dangereuse, une vanité coupable, un péché. En général, les moines ne prenaient de bains que deux fois par an, à Noël et à Pâques. La règle de saint Benoît s'exprime ainsi : "On permettra les bains aux malades toutes les fois qu'on le jugera nécessaire; mais pour ceux qui se portent bien, surtout s'ils sont jeunes, on ne leur en accordera l'usage que rarement." Dom Calmet, qui a écrit un très savant commentaire sur la règle de saint Benoît, trouve cette mesure excellente, et montre combien il eût été cruel de refuser ces deux bains annuels aux religieux. Ils leur étaient nécessaires, dit-il, parce "qu'alors ils n'usoient point de linge, comme ils n'en usent point encore aujourd'hui. Couchant tout vêtus et changeant peu souvent d'habits de laine qu'ils portoient sur la chair, ils contractoient beaucoup de crasse par la sueur et le travail, ce qui étoient non seulement très incommode aux particuliers pour leur personne, mais aussi étoit à charge aux autres à cause de la mauvaise odeur et de la malpropreté. Aujourd'hui, ajoute-t-il, on a pourvu à ces inconvénients par les chemises de serge qu'on porte, et que l'on peut laver aussi fréquemment que le besoin ou la bienséance le demandent." La seule concession faite sur ce point s'applique donc, non à la personne des religieux, mais à leur chemise, qu'ils étaient autorisés à laver tous les quinze jours. Ce qui tendrait à faire supposer qu'ils n'abusaient pas de la permission, c'est que la règle leur accordant des pédules ou pantalons à pieds, les moines en coupaient l'extré-

mité qui, paraît-il, se salissait trop vite; dom Calmet s'exprime ainsi : "A cause de la sueur, ils coupent ce qu'ils mettent dans leurs pieds, pour s'épargner la peine de les laver." Il y a là amphibologie, mais le commentaire qui suit explique la vraie pensée de l'auteur.

La règle de Cluni ordonnait aux moines de se réunir chaque matin dans le cloître, afin d'y faire leur toilette. Celle-ci était sans doute bien sommaire, car trois serviettes pendues au mur constituaient tout le linge mis à la disposition de la communauté; la première était exclusivement réservée aux novices, la deuxième aux profès, et la troisième aux frères lais. Les Bénédictins avaient chacun leur peigne, et, dit dom Calmet, "ils se peignoient et se lavoient assez souvent le visage et la tête." Il explique un peu plus loin ce qu'il faut entendre par ces mots *assez souvent* : les religieux, qui avaient tout le crâne rasé et ne conservaient qu'une étroite couronne de cheveux, se lavaient la tête "tous les samedis."

On comptait si peu sur la propreté des séculiers, des évêques même, que l'on exigeait qu'ils se peignassent avant de monter à l'autel. Comme ils ne se décidaient à subir cette opération qu'au dernier moment, "et que l'on étoit bien aise de conserver la chape et la chasuble, et d'empêcher que la crasse ne tombât dessus, on mettoit sur leurs épaules un linge fait en forme de petit manteau."

A l'égard des soins du corps, les couvents de femmes eux-mêmes ne jouissaient d'aucun privilège, bien qu'on y autorisât le rouge et les mouches. Vers la fin du dix-septième siècle, madame de Mazarin, retirée chez les Visitandines de la rue Saint-Antoine, ayant demandé un jour à se laver les pieds, la maison entière s'en émut, et la duchesse essuya un refus fort net. Comme elle tenait à ses idées, elle se procura de l'eau et, faute de mieux, en remplit un grand coffre qui étoit dans le dortoir; de sorte que tout cela finit par une inondation générale.

Dans son grand *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques* publié en 1760, le dominicain Richard concède que "l'usage du bain est permis en soi, pourvu qu'on ne le prenne pas par volupté, mais par nécessité."

En dehors de l'Eglise, on fut assez propre au moyen âge, surtout dans la classe aisée. Les croisés avaient rapporté d'Orient le goût des bains, et de bonne heure les étuves s'étaient multipliées à Paris. Leur souvenir s'y est conservé, presque jusqu'à nos jours, dans le nom de plusieurs rues. Puis la propreté se ralentit.

Une charmante et élégante reine, Marguerite de Navarre, dans un dialogue amoureux composé par elle, trouve tout naturel de dire à son amant : "Voyez ces belles mains; encore que je ne les aye point descarrassées depuis huit jours, gageons qu'elles effacent les vôtres."

A cette époque, on mangeait encore sans fourchette; aussi recommandait-on de ne pas se moucher avec la main qui prenait la viande. On étoit libre, d'ailleurs, de se moucher dans ses doigts, pourvu que ce fût de la main gauche :

Enfant, se ton nes est morveux,
Ne le torche pas à main nue
De quoy la viande est tenue,
Le fait est villain et honteux.

On constate sur ce point, quelques années plus tard, un progrès sensible. Erasme, en 1530, conseille l'emploi du mouchoir. Cependant, ajoute-t-il, il n'est pas interdit de se moucher avec deux doigts, pourvu que l'on prenne soin de poser aussitôt le pied sur ce qui sera tombé à terre. Cent ans après, on pouvoit encore, sans trop offenser la civilité, faire cette délicate opération avec un seul doigt. Un grand seigneur, d'Hauterive de l'Aubespine, recevoit un jour à dîner la fleur de la galanterie française, l'illustre Turenne entre autres, et le marquis de Ruvigny. Au milieu du repas, d'Hauterive ayant eu besoin de se moucher, pressa avec le doigt une de ses narines, et le contenu de l'autre, partant comme une flèche, alla s'aplatir contre la cheminée, "en faisant autant de bruit qu'un pistolet." Ruvigny, qui étoit assis auprès du Turenne, s'écria en entendant cette détonation : "Monseigneur, n'êtes-vous pas blessé?" Et, ajoute Talle-

mant des Réaux, "ce fut un éclat de rire le plus grand du monde." Cette grave question du mouchoir, qui semble aujourd'hui à peu près résolue, soulevait encore des controverses peu de temps avant la Révolution. De la Mésangère s'exprimait ainsi en 1797 : "On faisait un art de se moucher; il y a quelques années. L'un imitait le son de la trompette, l'autre le jurement du chat. Le point de perfection consistait à ne faire ni trop de bruit ni trop peu."

Revenons à Erasme. Il nous apprend encore qu'il falloit éviter autant que possible de conserver dans ses cheveux des lentes et des poux, tout au moins qu'il étoit peu convenable de les faire tomber sur ses voisins en se grattant la tête; que les personnes désireuses de passer pour très distinguées, prenaient soin de se peigner avant d'aller dîner chez un homme de qualité; enfin, qu'un homme soucieux de sa santé devoit bien se garder de retenir les flatosités qu'occasionne une digestion difficile, mais que dans le monde il étoit de bon goût d'en dissimuler le bruit en toussant : *tussi crepitum dissimulet*. Il ne s'agit ici, bien entendu, que des bruits intempestifs et inconquis; ceux de la bouche avaient toute licence de se produire, comme le démontre une belle réponse faite par Louis XIII, alors âgé de huit ans, à M. de Souvré son gouverneur.

Le père de cet éloquent petit bonhomme, Henri IV, souverain sans morgue, ne dissimulait pas qu'il "avait les pieds et le gousset fins; et, s'il faut en croire Tallemant des Réaux, ordinairement bien informé, madame de Verneuil, dans un moment de colère, lui dit "qu'il pouoit comme une charogne." Le bourru d'Aubigné vouloit peut-être se moquer de son maître quand il met en scène ce Renardière qui, "à force d'estre noble, dès la première veüe connoissoit fort bien un gentilhomme, et au sentir mesme, car il vouloit qu'un vrai noble eust un peu l'osselle surette et les pieds fumants."

Ce n'étoit pourtant pas là, hélas! un privilège exclusif de la noblesse, et la propreté outragée se vengeait de son mieux. Elle livrait les coupables à une foule de cruels parasites chargés de les torturer. Le *Ménager de Paris*, composé en 1393, enseigne déjà six manières de se débarrasser des puces, et l'auteur reconnaît qu'en préserver son mari constituait une des sérieuses préoccupations d'une tendre épouse : "Et pour ce, chère seur, je vous pry que le mary que vous avez, vous le vueillez ainsi ensorceller, et le gardez de maison maucouverte et de cheminée fumeuse; et ne luy soyez pas rioteuse, mais douce, aimable et paisible. Gardez en yver qu'il ait bon feu sans fumée, bien couvert. Et en esté gardez que en vostre chambre ne en vostre lit n'ait nulles puces, ce que vous pouvez faire en six manières..."

(A continuer.)

AME CHARITABLE.

Madame Pensasoi.—Non; c'étoit une servante infâme. Elle s'enivre; elle a mis de l'arsenic dans mon thé; elle est voleuse, débauchée, menteuse; elle a même ouvert ma porte à des *burglars*. Mais que voulez-vous; je ne puis pas l'abandonner à la perdition. Je vais lui donner une dernière chance.

Visiteuse.—Quoi! Vous allez reprendre un monstre pareil!

Madame Pensasoi.—Non, pas moi; mais je vais lui donner un bon certificat.

DANS SON DROIT.

Louis.—Adèle, pouvez-vous m'aimer un peu?

Adèle.—Non, non, Louis, je ne le puis pas.

Louis.—Rien qu'un petit peu?

Adèle.—Non, c'est impossible.

Louis.—Alors, je n'ai plus qu'une chose à faire : mes adieux.

Adèle.—Mais avant de partir, vous ne me demandez pas mes raisons?

Louis.—Voyons, dites!

Adèle.—Je ne puis pas vous aimer un peu quand je vous aime beaucoup, beaucoup.

LE BONHEUR D'ÊTRE DÉPUTÉ



—Puisque vous m'avez nommé député et que je vous avons donné c'te bonne place, j'irons tertous vous voir à Morial pour vous faire plaisir.

FUYEZ LES OCCASIONS.

(Esopé, amélioré pour LE SAMEDI).

« Lâche ! » disait le loup, au jeune homme tremblant.
 Grimpé dans un pommier pour éviter sa dent.
 « Mais, dit le fugitif, n'est-il pas bien notoire
 « Qu'en un clin d'œil je vais tomber sous ta mâchoire ? »
 « —Je l'admets volontiers, répartit l'animal :
 « Mais tu peux, de ton bord, me faire autant de mal.
 « C'est petit d'exploiter ainsi mon impuissance,
 « Quand je suis prêt à te donner égale chance. »
 Là-dessus le fuyard descendit du pommier.
 Et le loup en deux temps l'avala tout entier.

MORALE.

Quand vous ferez parfois de l'argent à la bourse,
 A votre femme allez le porter à la course.

COMME LE TEMPS PASSE

Client (dans un restaurant).—Garçon, voilà trois quarts d'heure que j'attends cette côtelette.
 Le garçon (qui ne manque pas d'aplomb).—Comme le temps passe vite, n'est-ce pas, monsieur !

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU



(DANS LES CHARS DORTOIRS)

Le garçon.—Le monsieur de la section 14 vous prie d'accepter ce verre.....

Le voyageur se parlant à lui-même.—Du diable qui peut m'envoyer cela ! Je ne connais pas un chat à bord... Ah ! c'est probablement destiné au monsieur à qui j'ai donné le lit d'en bas. Dans ce cas-là, le verre va avec le lit : je l'ai gagné.

TOUJOURS MIEUX QUE RIEN

—Pourquoi ordonnez-vous parfois des sujets aussi ignorants, demandait un étranger à un évêque anglicain ?

—Parceque, répond celui-ci, il vaut mieux encore faire labourer la terre par des ânes que de ne pas la labourer du tout.

FABRIQUE DE CHEVAUX

Un original rentre par hasard dans l'écurie d'un postillon qui ne tient que des chevaux de la dernière maigreur. Puis, revenant vers le propriétaire de l'établissement :

—C'est vous, monsieur qui faites des chevaux ?

Le propriétaire.—Faire des chevaux ? Perdez-vous la tête, mon ami ?

L'original.—Je ne pense pas. Mais pourquoi tenez-vous donc des montures de chevaux là-bas, si vous ne les finissez pas ?

CHIENS ET CHATS

Pendant une querelle de ménage.

Le mari exaspéré.—Qu'entends-tu par une vie de chiens et chats ? Tiens, regarde Carlo et Minette qui dorment tranquillement sur le canapé. Il serait à souhaiter que tous les ménages fussent comme cela.

La femme.—Essaie donc de les attacher ensemble, voir s'ils vont s'accorder longtemps !

PAS LA BONNE.

Monsieur charitable (à bord des chars urbains à un voyageur qui vient de descendre).—Aie ! aie ! monsieur, vous oubliez votre claque !

Et il lui jette en même temps le malheureux soulier, qui arrache un juron au voyageur descendu, parce qu'il lui est tombé dans le dos.

Deux arpents plus loin, les campagnons de chars entendent un autre juron à leur tour. C'est le même monsieur charitable qui a la parole :

—Dégoûtation ! C'était ma claque que je lui ai jetée !

MEMOIRE HEUREUSE



I

(En 1837.)

Le jeune Corkscrew, fils d'un officier anglais.—Malédiction ! Mon fusil cassé et le cochon qui se sauve par dessus le marché.



II

(En 1890.)

Le major Corkscrew.—Ah ! mes enfants, si vous m'aviez vu en 1837 ! Ces débris de carabine vous montrent la force que j'avais dans ce temps-là. Je l'ai brisé d'un seul coup sur la tête d'un des vingt-cinq rebelles de St Denis qui m'avaient cerné et voulaient me forcer à me rendre.

LA CHASSE AUX MILLIONS

PREMIÈRE PARTIE

V

(Suite.)

Il avait dans l'œil une fierté indomptable ; sur la bouche, aux lèvres minces et sanglantes, des menaces de tortures pour l'ennemi ; sur le front, haut, mais fuyant, un signe d'intelligence audacieuse ; sur les narines, mobiles, dilatables, un indice de courage et de violence.

Le corps, moulé comme un bronze antique d'Apollon, était la perfection de la forme masculine.

Svelte, fin de taille, gracieux d'épaules, correct comme buste, d'un galbe pur comme bras et comme jambes, évidemment doué d'une musculature puissante quoique très harmonieuse, cet admirable corps laissait cette impression, que l'Indien devait être d'une force et d'une adresse prodigieuses.

Ce magnifique spécimen de la race rouge avait plus de sept pieds.

La taille de Tomaho.

Mais rien de massif.

Le comte l'admira quand, debout, l'œil chargé d'éclairs, il prit la parole.

—Qui est donc ce magnifique guerrier ? demanda-t-il au Trappeur.

—C'est l'Aigle-Bleu, répondit Grandmoreau ; le frère de la Reine.

—Un rude homme !

L'Aigle-Bleu fit peser sur le comte un regard haineux, puis il dit d'une voix haute et sonore :

—Je vois la reine bien disposée pour les blancs.

—Je vois le conseil favorable à un traité.

—Seul, je ne puis m'opposer à ce que le pacte soit conclu.

—Mais je déclare ici que j'aimerais mieux me percer d'une flèche, quitter les terres de chasse de l'Apacheria, rejoindre mes pères dans les vastes territoires, qu'après la mort, le Grand-Esprit réserve aux braves, je préférerais me tuer devant l'assemblée que de jurer la paix avec ce blanc qui est là devant vous, que je hais et dont j'aurai le scalp.

—J'ai dit.

—Que mes frères décident.

—S'ils me refusent la liberté de combattre cet étranger, je me frappe et j'ensanglante le sol.

—Traitez, jamais je n'étendrai la main pour conclure la paix.

Cette déclaration énergique causa une vive impression.

La reine parut profondément froissée ; les guerriers étaient inquiets de cette résolution de l'Aigle-Bleu.

Tous les regards se tournèrent vers le comte qui, instruit par Grandmoreau du sens de ce discours, fit un pas en avant :

—L'Aigle-Bleu parle-t-il l'espagnol ? demanda-t-il.

—Oui, dit le sachem en espagnol.

—J'ai appris la langue des chiens de Visages-Pâles et je saisis le sens de leurs aboiements.

—Sachem, dit le comte, mépriser ses ennemis est un tort.

—Après le traité, dans un combat, devant toute la tribu, je vous apprendrai à m'estimer.

—Je ne t'estimerai que mort ! dit le sachem d'un ton superbe.

—Je vivrai et je vous aurai vaincu ! dit le comte avec une assurance hautaine.

Et à Grandmoreau :

—Dites aux sachems qu'ils ne se préoccupent en rien de cette querelle.

—Je me battraï, quand le traité sera conclu, avec l'Aigle-Bleu.

—Vaincu et mort, le pacte n'en sera pas moins valable.

—Vainqueur, la tribu ne pourra rien me reprocher.

—Je suis provoqué.

Le Trappeur murmura :

—Monsieur le comte, l'adversaire est un terrible joueur.

—Tête-de-Bison, mon ami, dit le comte, accoutumez-vous à m'obéir sans observation,

—Une autre fois, pour une réflexion aussi impertinente que celle-là, je vous casserai la tête.

—Parlez à ces gens.

Le Trappeur traduisit la déclaration du comte.

Elle fut unanimement approuvée.

Les Indiens étaient-ils donc pour le comte contre l'Aigle-Bleu.

Loin de là.

Ils voyaient d'une part un traité avantageux conclu, un tribut perçu, une expédition terminée heureusement.

D'autre part, ils jugeaient tous que l'Aigle-Bleu allait tuer le Visage-Pâle.

Et ils étaient ravis.

Ils échangèrent des regards significatifs. La reine seule semblait mécontente.

Mais pouvait-elle, contre son frère, prendre parti pour l'étranger ?

Elle regarda longuement le comte, parut le juger perdu, poussa un soupir de regret qui fut remarqué de tous et dit :

—Mon frère, l'Aigle-Bleu, aurait dû ne pas provoquer l'étranger.

—Le défi est lancé.

—Il est accepté.

—Je le regrette.

Le sachem tressaillit à ce reproche.

Il vint s'incliner devant la reine, baisa avec respect le manteau de la jeune femme, et, se relevant, il dit tristement :

—Je croyais connaître ma sœur.

—Je ne pensais pas l'offenser.

—Il y a deux visages dans cette question (deux faces, expression indienne).

—D'une part, le traité.

—Je ne l'empêche pas d'être conclu.

—Mais il y a, d'autre part, l'affront subi par la tribu, et je veux du sang pour le laver.

—Deux de nos guerriers ont été garrottés par le Visage-Pâle.

—L'homme qui a tendu l'embuscade mourra, et ce sera bien.

La tribu entière approuva cette déclaration.

La reine voila son regard et fit un signe qui comprima l'explosion de joie de son peuple.

Il se fit un silence.

Bas à l'oreille du comte, le trappeur dit en souriant :

—Entre nous, monsieur le comte, je crois que la Vierge en tient pour vous.

Pendant la reine fit un second signe et dit :

—Que l'étranger s'avance.

—Qu'il fasse ses offres au nom des Visages-Pâles.

Le comte entra dans le cercle des sachems avec le Trappeur et il posa ses conditions.

Comme tout se réduisait à une question d'argent, comme les intérêts des gens d'Augustin n'étaient pas précisément ce à quoi le

comte tenait le plus, l'accord fut promptement conclu.

Du reste, les Indiens étaient talonnés par une curiosité.

Le prochain combat était pour eux un sujet d'attraction.

On expédia les formalités du traité aussi vite que le permit la gravité indienne.

Le pacte fait, juré, garanti, il se fit un silence solennel.

L'heure de la lutte avait sonné.

VI

La reine conservait toute la dignité que lui commandait son rang.

Tête-de-Bison, qui ne doutait point qu'elle ne fût contrariée de ce duel, admirait son calme ; toutefois il remarqua qu'elle était fort pâle et que les traits de son visage se contractaient chaque fois que son regard s'arrêtait sur l'Aigle-Bleu.

—Est-ce, décidément, se demandait le Trappeur, la Vierge serait amoureuse du comte ?

Puis souriant à cette pensée :

—Ce serait drôle, disait-il.

Et il songeait à part lui :

—J'ai idée que peut-être le chef aime Rose-du-Matin : je vois des nuages à l'horizon.

—Gare à l'orage !

—Si le comte tue ce Peau-Rouge, la situation va se compliquer.

Puis une question se posait.

—Le comte sera-t-il vainqueur ?

Le Trappeur en doutait.

—Cela, pensait-il, dépendra de l'arme et des conditions.

Mais c'était un homme avisé que Tête-de-Bison : il prit ses précautions.

—Monsieur le comte, demanda-t-il, me permettrait-il un conseil ?

—Deux, si bon te semble ! dit M. de Lincourt.

—Je désirerais savoir d'abord quelle arme vous choisissez, dit le Trappeur.

—Qu'elle est celle qui sourirait le mieux à ce Peau-Rouge ?

—Le couteau et le tomahawk, à coup sûr !

—Mais il voudra combattre à cheval.

—Alors, c'est parfait !

—Monsieur le comte !...

—Qu'as-tu ?

—Le couteau et le tomahawk me vont... pour vous !

—Vous les maniez de main de maître : je suis payé pour le savoir.

—Mais...

—Mais tu penses que le duel à cheval me serait défavorable ?

—Peut-être.

—Ces sauvages sont étonnants sur leurs *mustangs* : eux et la bête ne font qu'un.

—Veux-tu que je te dise mon idée, vieux Trappeur ?

—Vous m'honorerez, monsieur le comte.

—Eh bien ! si *un* que fasse l'Aigle-Bleu avec sa monture, il fera plus *un* encore quand nous aurons combattu.

Et, sur cette prophétie énigmatique, le comte leva la main.

Il réclamait le silence.

On écouta.

—Trappeur, dit le comte, déclarez mes intentions à ces gens-là.

Et, cédant la parole à son compagnon, les bras croisés, indifférent aux regards tristes de la reine, il attendit, dominant la foule par sa fierté provoquante.

Tête-de-Bison prit la parole.

—Le chef blanc, dit-il, sait que l'Indien aime à manier le couteau et le tomahawk.

—Il propose le couteau et le tomahawk.

Les Indiens parurent surpris et enchantés.

L'imprudent étranger ignorait donc que ces deux armes, dans les mains d'un Indien des prairies, sont des outils familiers, qu'il manie avec une incroyable dextérité.

La reine, qui écoutait attentivement, tressaillit ; toutefois, elle se contint.

L'Aigle-Bleu, à la déclaration du Trappeur, avait eu un mouvement de lèvres qui décelait la certitude du Triomphe.

Le sourire de l'Indien n'avait pas échappé à M. de Lincourt.

—Trappeur, dit-il, annoncez donc à ce Peau-Rouge que nous serons à cheval.

„ Je veux lui faire la part belle.”

L'Aigle-Bleu intervint,

—Puisque, dit-il, je comprends les Visages-Pâles, quand ils aboient en espagnol, pourquoi mon ennemi a-t-il recours à cette vieille Tête-de-Bison pour me faire connaître ses pensées ?

Le comte haussa les épaules.

La reine pâlit de colère contre son frère et lui dit, menaçante :

—Ce Visage-Pâle est brave !

“ Toute la tribu le voit.

“ C'est un jaguar.

“ Il est de noble sang.

“ Qui peut dire le contraire ?”

La Vierge avait parlé avec une animation extrême ; le courage du comte avait frappé les guerriers.

Ils approuvèrent la reine.

—En vérité, dit un sachem, le blanc mérite d'être traité en homme.

“ Qu'il en soit ainsi !”

L'Aigle-Bleu voila un regard haineux et détourna la tête et il demanda aux siens son cheval et ses armes.

On amena les chevaux aux combattants.

Le terrain de combat avait été désigné par les chefs de la tribu présents.

C'était une espèce de cirque naturel.

Un cercle de roches disposées en gradins formait une arène immense.

La tribu couvrait pittoresquement ces blocs de granit gigantesques.

Elle s'étendait, par le nord, de l'est à l'ouest.

Au sud, un mur naturel, surplombant et de teinte nacré, fermait la scène.

On l'appelait le Miroir-de-Diamant.

C'est à ses pieds qu'allaient s'attaquer les deux adversaires.

Par une disposition singulière du sol, le théâtre même du duel était séparé de l'hémicycle occupé par les spectateurs.

L'endroit où les deux adversaires allaient se battre était un petit plateau surélevé et formant au pied du mur une assise longue de cent mètres, large de vingt à peine.

Entre les deux adversaires et la tribu s'étendait un ravin profond et dont les talus s'escarpent en précipice.

Il semblait que ces abîmes appelassent le vaincu.

Sur le fond blanc du mur, les silhouettes des combattants devaient se profiler nettement en noir.

L'espace leur était mesuré.

Au tableau qui allait émouvoir la tribu, les sachems avaient donné un cadre merveilleux.

Cependant les Apaches, échelonnés sur les roches, attendent anxieusement le signal.

La reine, entourée des principaux chefs a pris place au centre du cirque.

Tête-de-Bison, seul, grave, silencieux, s'est hissé sur un rocher, où il se tient debout et immobile.

Le Trappeur paraît inquiet.

Mais pourquoi ce vague sourire errant depuis un quart d'heure sur son visage ordinairement sévère et dur ?

Avant de grimper sur son rocher, Grand-

moreau a examiné avec un soin minutieux les amorces de son riffe.

Maintenant il caresse la crosse de son arme dont la bretelle repose à peine sur son épaule gauche.

Les deux combattants sont conduits dans l'arène.

Ils passent devant la Vénus Cuivrée.

Le comte a changé d'attitude.

Un peu railleur jusqu'ici, il s'est laissé émouvoir par l'intérêt que la reine lui porte ; le généreux élan de la jeune femme l'a touché.

Il arrête son cheval devant elle et la salue avec une grâce chevaleresque.

Elle voile ses grands yeux de ses longs cils ; son sein oppressé palpite ; mais elle reste silencieuse.

L'Aigle-Bleu s'incline à son tour.

Les deux adversaires s'éloignent en sens inverse, conduits chacun par un sachem ; ils pénètrent sur le tertre chacun par un côté opposé, et ils apparaissent prêts à la lutte.

Le silence est solennel.

La haute stature de l'Indien donne à la tribu une foi absolue dans le triomphe de son champion.

Monté sur un mustang plein de feu, cavalier superbe, l'Aigle-Bleu le maintient avec une science consommée.

Le comte monte le cheval qui l'a amené jusqu'au camp.

C'est une assez jolie bête, un des meilleurs que M. de Lincourt ait pu se procurer dans Augustin : mais elle est très inférieure à celle du sachem.

Tout est désavantage pour le comte.

Le sachem a saisi son arc et une flèche dans son carquois.

Il se prépare à tirer.

Le comte tient d'une main son tomahawk, sorte de hachette légère, arme de jet qui se lance et qui tranche.

Les deux adversaires s'avancent lentement, guidant leurs chevaux par la pression des genoux.

Le comte n'a pour se couvrir des flèches qu'un pan de ceinture roulé autour de son bras à plusieurs épaisseurs, que le fer ne saurait pénétrer.

L'Aigle-Bleu se tient prêt à arrêter son coursier, pour viser et tirer quand il se jugera assez rapproché.

Tête-de-Bison se demande comment le comte a pu s'aventurer dans une lutte où il se trouve, en quelque sorte, à la merci de son adversaire.

Que le sauvage choisisse bien son temps, tire avec sang-froid, et c'en est fait !

Le comte est droit sur ses étriers, il suit le bord du ravin.

Près de lui, le précipice.

L'Indien, au contraire, est presque collé au mur.

Il ne veut pas commettre cette faute de laisser, entre lui et le roc, le passage libre ; il se sent plus sûr à distance du ravin.

Les deux adversaires avancent toujours à l'allure lente.

Cinquante pas au plus les séparent.

L'Aigle-Bleu, s'il sait profiter de l'instant propice, doit choisir celui-là pour envoyer sa flèche.

Le comte de Lincourt ne fait aucune démonstration hostile.

Il semble indifférent, pour ceux qui le voient à distance.

Toutefois pas un des mouvements de l'Indien ne lui échappe.

Ses yeux, fixes et grand ouverts, rayonnent pour le soleil.

Une flamme magnétique semble s'échapper de ses prunelles noires et dilatées.

Il s'aperçoit que l'Aigle-Bleu suspend la marche de son mustang.

Et prompt comme la pensée, le comte enfonce ses éperons dans le ventre de sa monture, l'enlève et le lance en avant.

Il part !

C'est un éclair qui passe.

Le sachem a tiré.

La flèche se perd dans l'espace.

Une voix grave crie :

—Bravo !

C'est celle du Trappeur.

Un long murmure de désappointement s'élève.

La tribu s'étonne et s'indigne.

Pour la première fois de sa vie l'Aigle-Bleu a manqué son but.

Mais le comte, qui a dépassé son ennemi en longeant audacieusement l'abîme, arrête son cheval et le fait volter avec une habileté inouïe.

A peine le sachem se retourne-t-il pour faire face, que le tomahawk du comte siffle dans l'air et bue le carquois de son adversaire tombe et roule dans le ravin.

La hache a coupé la banderole qui le retenait.

L'Aigle-Bleu a perdu ses flèches.

Le Trappeur salue ce coup superbe par un rire retentissant.

La tribu garde un morne silence.

Mais l'Aigle-Bleu s'exalte et la colère le pousse en avant au galop.

Le comte reste en place, cette fois serré au mur.

Son adversaire a la lance au poing.

Le Peau-Rouge arrive à fond de train.

Le poignard de M. de Lincourt n'est pas encore sorti de sa gaine.

Les deux combattants se croisent ; leurs genoux se touchent ; l'Aigle-Bleu étend le bras.

La pointe de la lance ne rencontre que le vide, et l'Indien passe, emporté rapidement par son coursier.

Le comte, par une manœuvre habile, a évité le coup qui devait lui traverser la poitrine ; de son bras gauche, il a paré avec une sûreté qui étonne les Indiens, mais qui ne surprend pas Grandmoreau.

La lance, arme longue, peu sûre, est toujours facilement détournée par qui sait appliquer sur la hampe ce coup sec que l'escrime enseigne dans l'étude des parades contre cette arme.

La stupéfaction de la tribu est profonde.

Pas un mot dans la foule.

Dans tous les regards l'étonnement et la honte.

Et, descendant du haut du roc sur la tribu, les notes stridentes du rire provoquant du Trappeur.

L'Aigle-Bleu s'exalte.

Par trois fois il charge.

Par trois fois, l'Européen déconcerte les tentatives de l'Indien.

L'Aigle-Bleu écume de rage.

Avec l'aveuglement d'une fureur à son paroxysme, il exécute une quatrième tentative avec un emportement inouï.

Cette fois, M. de Lincourt veut en finir avec ces attaques qu'il juge ridicules.

Il prend ses mesures et s'affermi sur ses étriers.

La rage fait commettre des maladresses à l'Indien ; il lance son coup avec une violence insensée.

La pointe effleure le bras du comte ; l'étoffe seule est déchirée.

Mais le comte a saisi l'arme, l'a d'un coup sec arrachée des mains du sachem et celui-ci manque d'être désarçonné.

Le Peau-Rouge pousse un rugissement de colère.

L'écho lui répond par le rire goguenard du Trappeur.

Tête-de-Bison est dans un inexprimable ravissement.

Les Apaches sont consternés ; ils voient M. de Lincourt jeter avec un geste de mépris la lance au loin.

L'Aigle-Bleu pousse des cris de fauve qui font trembler les rocs, et il brandit son couteau.

En cette arme, il a toute confiance ; cette fois, il vaincra.

M. de Lincourt s'est enfin décidé à dégainer.

En écuyer consommé, il fait voltiger son cheval sur le sol de l'arène.

Il exécute des sauts, et des voltes que les Apaches admirent malgré eux.

Sur le sentier étroit, les adversaires se lancent l'un contre l'autre, s'évitent et se poursuivent.

Ces courses folles, avec l'abîme béant sous leurs pieds, ont quelque chose de vertigineux.

Le comte est sûr de lui.

On dirait qu'il joute dans un carrousel.

L'Aigle-Bleu est splendide dans les développements de ses galops de chasse, lorsqu'il fait bondir son ardent coursier.

C'est un Centaure lié à sa monture, ne faisant qu'un avec elle.

Il a des élans de colère sauvage qui soulèvent des exclamations admiratives dans la tribu.

Mais le comte a une science d'écuyer supérieure à toutes les habilités de son ennemi ; il échappe toujours aux attaques.

Il ne riposte pas.

Paraissant chercher une occasion favorable, il se maintient hors de portée du bras de l'Aigle-Bleu, sans toutefois s'éloigner jamais de plus de dix longueurs de cheval.

Tout à coup la monture du comte s'immobilise sur ses jarrets tremblants, à cinq pas de l'Indien.

Un cri de surprise s'élève.

Le comte a levé le bras.

Un éclair brille.

Un trait de foudre étincelant semble s'échapper de la main du comte.

Le Peau-Rouge est cloué par la cuisse gauche au corps de son cheval.

Lancé avec une extrême violence et une incroyable adresse, le long poignard du comte a traversé les chairs et a pénétré profondément dans les flanes de l'animal hennissant de douleur.

Le cheval se cabre, manque des deux pieds de derrière et s'abat.

Le sachem est engagé sous sa monture.

Il a laissé tomber son arme.

Il est vaincu.

Un silence lugubre accueille la victoire de l'étranger.

Quelques sons rauques et saccadés assez semblables à ceux que rendrait une grosse crécelle aux dents usées, inquiètent l'écho.

C'est Tête-de-Bison qui vient de rire encore une fois et qui est enroué, tant il a mis peu de mesure dans les éclats de son hilarité.

La tribu s'attend à ce que le comte achève son ennemi.

Mais M. de Lincourt abandonne le blessé et s'avance au galop au devant de la reine qui accourt.

—A cause de vous, dit-il, votre frère gardera son scalp et je ne lui donnerai point le dernier coup.

La reine remercie d'un geste et se précipite vers son frère.

En un instant, l'Indien fut entouré par les siens.

On le dégaugea.

Avec un courage vraiment extraordinaire, le blessé résistait à la douleur.

Il arracha lui-même l'arme qui lui traversait la jambe.

Le sang s'échappa avec abondance de la plaie.

Il perdit connaissance.

Si l'hémorragie n'était pas promptement arrêtée le blessé allait périr.

La reine, blanche, l'œil sec, mais les traits du visage contractés, contemplait son frère mourant.

Elle releva soudain la tête.

Son regard se fixa longuement sur celui de M. de Lincourt.

Le comte crut deviner dans ce regard une muette demande de secours.

Il sauta de cheval et s'approcha du blessé.

Grandmoreau pénétra avec le comte au milieu du cercle formé par les Indiens autour de leur jeune chef.

—Vite ! dit M. de Lincourt au Trappeur.

—Dans ma selle.

—A gauche.

—Une trousse de cuir.

Et à la reine :

—Votre écharpe.

Elle lui tendit le voile.

Il le déchira, en tordit des lambeaux et en serra la jambe au-dessus de la blessure.

Le Trappeur apporta une boîte en maroquin qu'il ouvrit.

L'acier poli de divers instruments de chirurgie étincelait sur le velours grenat qui tapissait l'intérieur de la boîte.

—Vous savez faire une ligature ? dit le comte à son compagnon.

—Je crois que vous vous y entendez fort bien, d'après ce qu'on m'a dit.

—Sauvez cet homme.

—Je sais très bien mon affaire comme chirurgien, répondit Grandmoreau en faisant la grimace.

—Mais...

—Mais quoi !

—Cet animal a voulu me scalper, et je ne vois pas pourquoi je lui sauverais la vie.

—Bah ! insista le comte.

—Il vous revaudra cela un jour.

—D'ailleurs, je vous en prie.

Et désignant du regard la sœur du blessé :

—Ainsi que la reine, ajouta-t-il.

Tête-de-Bison tout en grommelant, se saisit des outils et des accessoires nécessaires.

En quelques minutes, il parvint à pincer l'artère et arrêta l'hémorragie.

Pendant l'opération, l'Aigle-Bleu avait repris ses sens.

Il tressaillit de tous ses membres en reconnaissant le Trappeur penché sur lui et le soignant.

Ne bouge pas ! avait grondé Grandmoreau.

—Tu vas me faire rater ma ligature.

Et comme l'Indien le considérait d'un œil farouche :

—Oh ! je le sais, disait le Trappeur, tu m'en veux toujours.

—Et tu ne me pardonneras pas de t'avoir sauvé la vie.

—Mais on prendra ses précautions, Aigle-Bleu de mon cœur.

—Épargnez un de ces serpents, il vous mord.

La reine interrogeait le comte :

—Il est sauvé, dit M. de Lincourt.

Cette assurance causa une joie très vive à la reine.

Mais elle avait à cœur les provocations de son frère.

Elle se tourna vers les sachems.

—Qui avait raison de moi ou de l'Aigle-Bleu ? demanda-t-elle.

—A votre avis, l'étranger s'est-il bien conduit ?

—Son cœur est généreux ! dit le plus âgé des chefs.

—Ma sœur avait bien jugé.

Grandmoreau avait entendu et souriait

Mais il avait besoin de l'aide du comte.

—Un coup de main, je vous prie, dit-il.

Et il termina l'opération.

Puis, tout bas, en français, au comte, d'un air de reproche :

—Vous m'avez demandé la vie de cet homme.

—Vous-même vous l'avez épargné.

—Vous croyez à sa reconnaissance ?

—Vous allez voir.

Et s'adressant au blessé :

—Sachem, vous alliez mourir, fit-il.

—Le savez-vous ?

—Je sens, dit gravement l'Indien, que les sources de la vie coulaient à flots de mes veines.

—Le chef est-il assez franc pour dire tout ce qu'il pense ?

—Je ne mens jamais.

—Ce que je veux cacher, je le tais.

—Sachem, avouez que vous nous haïssez toujours.

Le chef eut un regard sauvage pour chacun des deux blancs.

—Jamais, dit-il, un Apache n'oublie ni une offense ni un bienfait.

—Jamais sa haine n'est apaisée.

—Je suis le feu.

—Vous êtes l'eau.

—Ma tête se souviendra du service rendu, de la vie épargnée.

—Mon cœur conserve ses colères.

—J'agirai en conséquence.

Le comte sourit.

—Trappeur, dit-il, ce que dit le sachem est juste, et je l'approuve.

Il nous rendra quelque jour ce que nous lui prêtons aujourd'hui.

—Ensuite il redeviendra notre ennemi.

—Et j'aurai vos scalps ! s'écria l'Aigle-Bleu avec énergie.

—J'en doute ! dit le comte.

Il s'éloigna, suivi de Tête-de-Bison, qui grommelait :

—Ne pas écraser une vipère quand on la tient sous son talon, c'est toujours une imprudence.

—Ce serpent nous causera bien du tracas quelque jour.

La reine était restée à l'écart.

Appelant le vaocalo de la tribu, elle l'avait embrassé et conduit à l'écart.

L'enfant sacré causait avec elle et ils formaient tous deux un groupe charmant.

La reine interrogeait le petit prophète.

Et l'enfant lui disait :

—Tu aimes l'étranger ! — Je le sais.

—Mon cœur me le dit.

La reine se leva.

Le comte s'approchait.

—Reine ! dit-il, je prends congé de vous.

—Je vous remercie et vous dis adieu.

Mais elle murmura :

—Au revoir !

Le comte s'inclina et remonta à cheval.

Les deux aventuriers s'éloignèrent aussitôt dans la direction de la ville.

Le regard de la Vénus Cuivrée les accompagna longtemps.

Ils avaient disparu dans les profondeurs de la forêt que ce regard les cherchait encore.

(A suivre.)

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradus compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagachetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$75, \$50, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

Gray's Saponaceous Dentifrice,

Excellente Poudre a Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 21 Avril
Après-Midi et Soirée.

PETE BAKER

L'ACTEUR FAVORI.

Lundi, mardi, mercredi, après-midi et soirée

THE TWO IMMIGRANTS

Jeu, vendredi, samedi, après-midi et soirée

Chris & Lena

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—*La compagnie de variétés de Reilley & Wood.*

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

17,009 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

AGENTS DEMANDES PARTOUT



Envoyez votre ordre immédiatement. Cette annonce ne paraîtra peut-être plus. Adressez: A. C. ROEBUCK & CO., 37 & 59 Adelaide St. East, Toronto, Canada. Nous recommandons cette montre à tous ceux qui liront cette annonce. En ordonnant, mentionnez ce journal. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUORE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,
TOURTEUR DU FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ÉTOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de a noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. H. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



Gray's Dental Pearlina,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,
- PAMPHLETS, AFFICHES,
- CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,
- PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,
- PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,
- ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES
- ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.
Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York